

MÉRIMÉE

COLOMBA

ROMAN

TEXTE INTÉGRAL

Classiques Hachette

Texte conforme à l'édition originale de 1841.

*Notes explicatives, questionnaires, bilans,
documents et parcours thématique*

*établis par
Chantal GRENOT,
Professeur agrégée de Lettres modernes.*

La couverture de cet ouvrage a été réalisée avec l'aimable collaboration de la Comédie-Française.

Photographie : Philippe Sohiez.

Les mots suivis d'une puce ronde (•) renvoient au lexique du roman, p. 250, et ceux suivis d'un astérisque (*), au lexique stylistique, page 252. Les notes de bas de page signalées par des astérisques sont de Mérimée lui-même.

PC
2362
CG
1996

Crédits photographiques :

p. 4 (B.N.F.) : Roger-Viollet © Harlingue-Viollet.
p. 8 (B.N.F.), 57, 94, 96, 121, 249 : Roger-Viollet © Collection Viollet.
pp. 9, 46, 59, 80, 155, 176, 210, 211, 217 : photographies Élise Palix.
pp. 10 (*Port de Bastia* par Pierre Ozanne, B.N.F.), 15, 253 (*Le Brigand calabrais*, Bruxelles, Musée Wiertz) : photographies Bulloz.
pp. 27 (*La Bataille d'Austerlitz*, Musée Carnavalet), 29 (*Bonaparte à Arcole*), 48 (B.N.F.), 128, 229, 242 (Bibliothèque des Arts Décoratifs), 254 : photographies Jean-Loup Charmet.
pp. 38 (*Le Port de Marseille*, B.N.F.), 119 (gravure de Prosper Mérimée) : photographies Hachette.
pp. 40, 174 (Illustration de *Colomba* par G. Vuillier), 203 (B.N.F.) : photographie Lauros-Giraudon.
p. 73 (*Colomba* d'Émile Cousiner, 1947) : © Collection Christophe L.
pp. 75, 256 : photographies Morell/Kipa.

© Hachette Livre 1996.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

ISBN : 2.01-167096-9

SOMMAIRE

Mérimée et <i>Colomba</i>	4
<i>Colomba</i> d'hier à aujourd'hui	6

COLOMBA (texte intégral)

Chapitre I.....	11	Chapitre XII.....	122
Chapitre II.....	18	Chapitre XIII.....	130
Chapitre III.....	30	Chapitre XIV.....	137
Chapitre IV.....	41	Chapitre XV.....	141
Chapitre V.....	49	Chapitre XVI.....	156
Chapitre VI.....	62	Chapitre XVII.....	165
Chapitre VII.....	76	Chapitre XVIII.....	177
Chapitre VIII.....	82	Chapitre XIX.....	190
Chapitre IX.....	87	Chapitre XX.....	205
Chapitre X.....	97	Chapitre XXI.....	212
Chapitre XI.....	104		

MÉRIMÉE ET SON TEMPS

Chronologie	220
Écrire au temps de Mérimée	224

À PROPOS DE L'ŒUVRE

Les sources.....	228
Schéma narratif.....	230
Critiques et jugements	232

PARCOURS THÉMATIQUE

Vivre au temps de Mérimée.....	235
La Corse d'hier à aujourd'hui.....	239
Touristes et voyageurs	243
Index thématique	246

ANNEXES

Lexique du roman	250
Lexique stylistique.....	252
Carte de la Corse.....	254
Bibliographie, filmographie.....	255

cb



Portrait de Mérimée par Nargeot.

Le 1^{er} juillet 1840, paraît Colomba dans La Revue des Deux-Mondes. Mérimée a 37 ans. C'est un écrivain célèbre qui s'est révélé dès ses débuts comme un auteur prometteur. En 1825, il a déjà écrit son premier roman, Les Espagnols en Danemark, et satisfait son goût de la mystification en publiant une première supercherie littéraire, le Théâtre de Clara Gazul, puis une seconde en 1827, dans le genre poétique cette fois : La Guzla (anagramme de Gazul). En 1822, il fait la rencontre de son maître, Stendhal, qui, reconnaissant immédiatement son talent, l'encourage dans la voie littéraire.

Son expérience d'écrivain s'enrichit bientôt (1829) d'un roman historique : la Chronique du temps de Charles IX, et de nouvelles parmi lesquelles Mateo Falcone, Tamango, L'Enlèvement de la redoute. En 1833 paraît le recueil Mosaïque. La Double Méprise sort en librairie le 7 septembre de la même année, et la Revue des Deux-Mondes publie La Vénus d'Ille le 15 mai 1837. Mérimée est désormais considéré comme le grand nouvelliste de sa génération.

Parallèlement à ses succès littéraires, il poursuit une brillante carrière de haut fonctionnaire. La fonction d'inspecteur des Monuments historiques, qui lui est confiée en 1834, le mène à parcourir la Corse en 1839. Ainsi paraissent, le 5 avril 1840, les Notes d'un voyage en Corse. Colomba est publiée en volume l'année suivante. Contrairement à Mateo Falcone, première nouvelle corse de Mérimée parue en 1829 dans La Revue de Paris, alors qu'il n'était jamais allé en Corse, Colomba est donc l'aboutissement d'un voyage pendant lequel l'auteur a porté sur le pays le double regard du voyageur et de l'écrivain.

De fait, Colomba évoque la Corse telle qu'elle apparut à son auteur au cours de l'année 1839 : cette année-là, Mérimée rencontre une terre et des hommes qu'il rend dans leur vérité. Le public ne s'y trompe pas. Colomba connaît un succès immédiat et définitif, et devient la figure littéraire emblématique de la Corse.

COLOMBA ET LA NOUVELLE AU XIX^e SIÈCLE

Pendant longtemps la nouvelle ne se différencie guère du conte. C'est le XIX^e siècle qui va lui donner ses lettres de noblesse en tant que genre spécifique avec Charles Nodier d'abord, et surtout avec Prosper Mérimée, maître du genre avant Maupassant. La nouvelle peut se définir comme un court récit où le réalisme se combine aisément à l'extraordinaire. Elle présente une action simple et met en scène un petit nombre de personnages. Elle se différencie du roman, plus long, et du conte qui appartient au domaine du merveilleux (contes de Grimm, de Perrault) ou de la morale (contes de Voltaire).

Tout l'art de la nouvelle réside dans la subtilité de la technique narrative et la rigueur de la composition, qui doivent mener le lecteur selon une progression parfaite vers une chute très forte. On a d'ailleurs souvent admiré, à propos de *Colomba*, la montée inexorable de la tension qui mène à l'apothéose du dénouement, comme dans une tragédie de Racine.

De fait, la nouvelle est un genre difficile et contraignant : l'écrivain, disposant de peu de pages pour mener son récit à son point d'équilibre, doit faire preuve d'une maîtrise exemplaire pour atteindre la perfection formelle.

En France :

1874 : *Les Diaboliques*, recueil de six nouvelles de Barbey d'Aurevilly (*Le Rideau cramoisi*, *Le Plus Bel Amour de Don Juan*, *Le Bonheur dans le crime*, *Le Dessous de cartes d'une partie de whist*, *À un dîner d'athées*, *La Vengeance d'une femme*).

1881 : *La Maison Tellier*, recueil de nouvelles de Maupassant.

1882 : *Mademoiselle Fifi*, recueil de nouvelles de Maupassant.

1883 : *Les Contes de la bécasse*, recueil de nouvelles de Maupassant.

1883 : *Contes cruels* de Villiers de l'Isle-Adam.

1888 : *Nouveaux Contes cruels* de Villiers de l'Isle-Adam.

1889 : *Le Horla* de Maupassant.

À l'étranger :

1832 : *Les Veillées à la ferme de Dikan'ka* de Gogol.

1835 : *Journal d'un fou* de Gogol.

1852 : *Deux Amis* de Tourgueniev.

1860 : *Premier Amour* de Tourgueniev.

1871 : *Les Eaux printanières* de Tourgueniev.

1879 : *Daisy Miller* de Henry James.

1888 : *La Steppe* d'Anton Tchekhov.

Dès sa parution, en 1840, *Colomba* connaît un succès immédiat, et les éditions et traductions du texte se sont multipliées depuis un siècle et demi. Pourtant, l'œuvre de Mérimée est celle d'un auteur dont le style classique a de quoi dérouter, dix ans après la bataille d'*Hernani*, une époque plongée en pleine période romantique. Certes, le thème de la vendetta témoigne d'une sensibilité aux grandes passions humaines, mais il est traité avec l'humour railleur de celui qui porte, sur l'exotisme de son récit (l'exotisme était très à la mode à cette époque), un regard discrètement satirique.

Longue nouvelle plutôt que bref roman, *Colomba* présente, dans sa composition et dans son écriture, les qualités de concision et de précision qui ont fait de Mérimée un des maîtres du genre. Le récit dense mais court, ramassé mais simple, varié et rythmé, plaît à tous les publics.

Lire *Colomba*, c'est goûter le plaisir d'un texte, d'une technique narrative très subtile et d'un style parfaitement maîtrisé, mais c'est aussi exercer la capacité de tout lecteur à s'identifier à ses héros, ressentir la tendresse d'un personnage ou l'inquiétude d'un autre, c'est enfin suivre la progression de la tension du récit avec le frisson du suspense.

De fait, *Colomba* est une histoire d'amour et de vengeance qui dépeint des passions fortes et intemporelles, des sentiments vrais et des scènes que l'on peut encore imaginer aujourd'hui, parce que la Corse de Mérimée est éternelle.

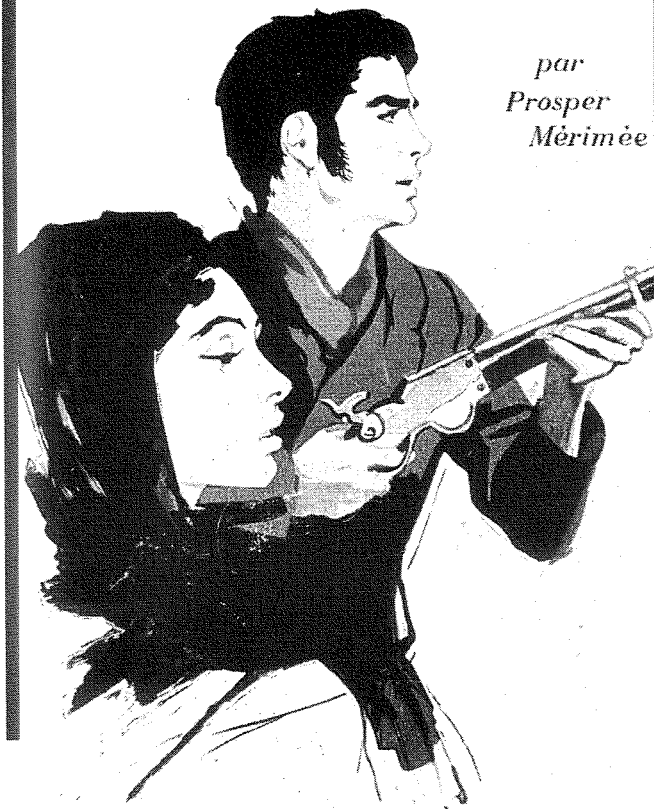
D'autre part, contrairement à *Carmen*, autre nouvelle de Mérimée, mais qui doit surtout sa popularité à l'opéra de Bizet, le nom de *Colomba* renvoie l'œuvre, sans aucune ambiguïté, à son statut d'œuvre littéraire et évoque, pour des générations de lecteurs de tous âges, le chef-d'œuvre le plus célèbre de Mérimée.

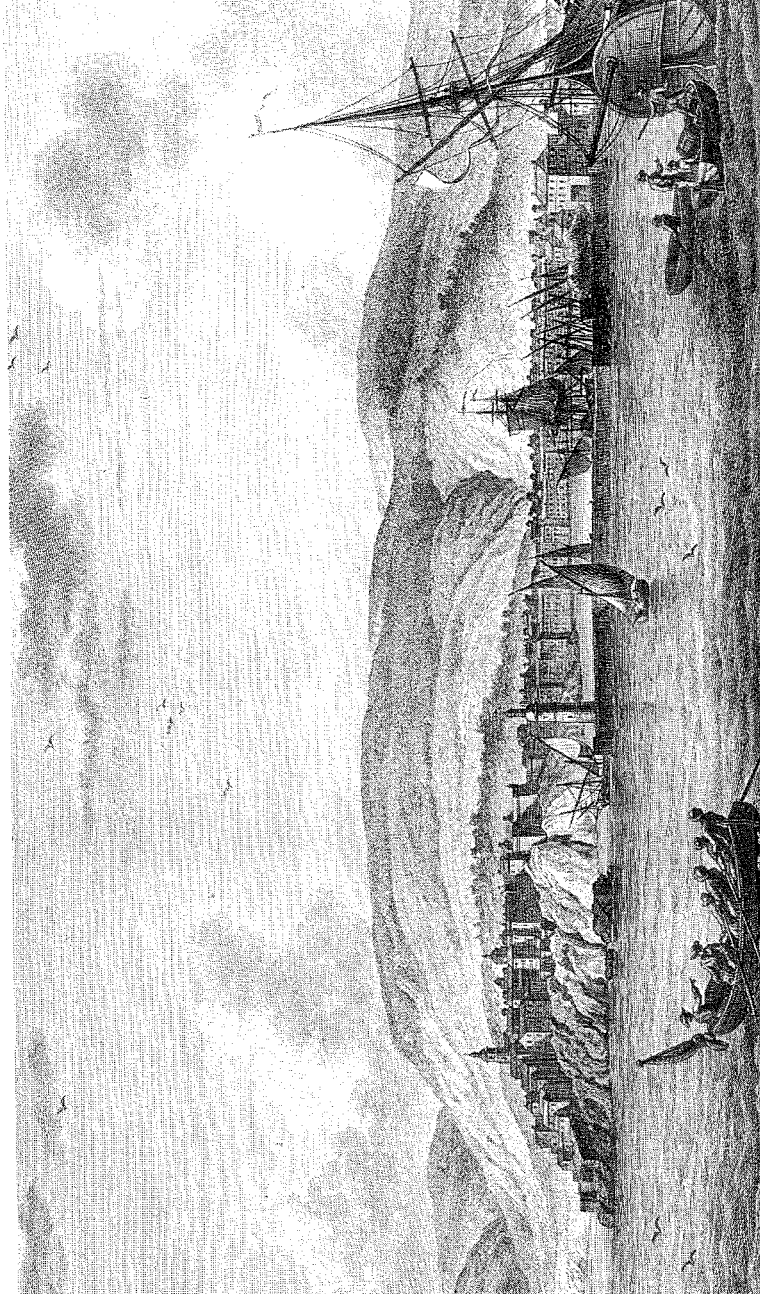


*Illustration pour Colomba,
gravure de Vuillier.*

COLOMBA

*par
Prosper
Mérimée*





CHAPITRE PREMIER

*Pé far la to vandetta,
Sta sigur*, vasta anche ella.
«Pour faire ta vendetta
Sois-en sûr, il suffira d'elle.»
VOCERO* DU NIOLO.*

Dans les premiers jours du mois d'octobre 181.¹, le colonel Sir Thomas Nevil, irlandais, officier distingué de l'armée anglaise, descendit avec sa fille à l'hôtel Beauvau², à Marseille, au retour d'un voyage en Italie. L'admiration continue des voyageurs enthousiastes a produit une réaction, et, pour se singulariser, beaucoup de touristes³ aujourd'hui prennent pour devise le *nil admirari*⁴ d'Horace. C'est à cette classe de voyageurs mécontents qu'appartenait Miss Lydia, fille unique du colonel. La Transfiguration⁵ lui avait paru médiocre, le Vésuve en éruption à peine supérieur aux cheminées des usines de Birmingham. En somme, sa grande objection contre l'Italie était que ce pays manquait de couleur locale, de caractère. Explique qui pourra le sens de ces mots, que je comprenais fort bien il y a quelques années, et que je n'entends* plus aujourd'hui. D'abord, Miss Lydia s'était flattée de trouver au-delà des Alpes des choses que personne n'aurait vues avant elle, et dont elle pourrait

1. octobre 181. : probablement en 1818 ou 1819 (si l'on tient compte de la situation de l'action par rapport aux événements historiques dans le chapitre VI).

2. l'hôtel Beauvau : Mérimée y était descendu en août et en novembre 1839, à l'aller et au retour de son voyage en Corse.

3. touristes : le terme est nouveau en français. (Le mot anglais *tourism* est apparu à la fin du XVIII^e siècle.) Stendhal l'emploie dans *Mémoires d'un touriste* qui paraît en 1838.

4. nil admirari : ne s'étonner de rien. Dans les *Épîtres*, I, 6, le poète latin Horace (65-8 av. J.-C.) écrit : «*Nihil admirari prope res est una, Numicil solaque quae possit facere et servare beatum*», «Ne s'étonner de rien est pour ainsi dire, Numicus, le seul et unique moyen de se rendre et de rester heureux.»

5. La Transfiguration : célèbre tableau du peintre italien Raphaël (1483-1520), peint pour Giulio de Médicis, emporté à Paris par les troupes françaises en 1797 et rendu au Vatican en 1815.

parler avec les honnêtes gens, comme dit M. Jourdain¹.
 20 Mais bientôt, partout devancée par ses compatriotes et désespérant de rencontrer rien d'inconnu, elle se jeta dans le parti de l'opposition. Il est bien désagréable, en effet, de ne pouvoir parler des merveilles de l'Italie sans
 25 que quelqu'un ne vous dise : « Vous connaissez sans doute ce Raphaël² du palais***, à*** ? C'est ce qu'il y a de plus beau en Italie. » – Et c'est justement ce qu'on a négligé de voir. Comme il est trop long de tout voir, le plus simple c'est de tout condamner de parti pris.

À l'hôtel Beauvau, Miss Lydia eut un amer désap-
 30 pointement. Elle rapportait un joli croquis de la porte pélasgique ou cyclopéenne de Segni³, qu'elle croyait oubliée par les dessinateurs. Or, Lady Frances Fen wich, la rencontrant à Marseille, lui montra son album, où, entre un sonnet et une fleur desséchée, figurait la porte
 35 en question, enluminée⁴ à grand renfort de terre de Sienne. Miss Lydia donna la porte de Segni à sa femme de chambre, et perdit toute estime pour les constructions pélasgiques.

Ces tristes dispositions étaient partagées par le colo-
 40 nel Nevil, qui, depuis la mort de sa femme, ne voyait les choses que par les yeux de Miss Lydia. Pour lui, l'Italie avait le tort immense d'avoir ennuyé sa fille, et par conséquent c'était le plus ennuyeux pays du monde. Il n'avait rien à dire, il est vrai, contre les tableaux et les
 45 statues ; mais ce qu'il pouvait assurer, c'est que la chasse était misérable⁵ dans ce pays-là, et qu'il fallait faire dix

1. avec les honnêtes gens, comme dit M. Jourdain : citation du *Bourgeois gentil-homme* de Molière, déjà utilisée par Mérimée au chapitre XXIII de *La Double Méprise* et qui sera reprise dans *L'Abbé Aubin*.

2. ce Raphaël : ce tableau de Raphaël.

3. pélasgique ou cyclopéenne de Segni : datant d'une très ancienne civilisation préhellénique, celle des Pélasges. Selon les Grecs, les cyclopes décrits dans l'*Odyssée* d'Homère (1700-1200 av. J.-C.) auraient construit les monuments de cette époque. Segni est une petite ville, entre Rome et Naples, qui conserve les vestiges d'une enceinte attribuée à la civilisation dite de Pélas. Mérimée, qui a fait un séjour en Italie à son retour de Corse, l'a certainement visitée.

4. enluminée : colorée vivement.

5. misérable : au sens anglais de pauvre, piteux.

lieues¹ au grand soleil dans la campagne de Rome pour tuer quelques méchantes perdrix rouges.

Le lendemain de son arrivée à Marseille, il invita à
 50 dîner le capitaine Ellis, son ancien adjudant², qui venait de passer six semaines en Corse. Le capitaine raconta fort bien à Miss Lydia une histoire de bandits³ qui avait le mérite de ne ressembler nullement aux histoires de voleurs dont on l'avait si souvent entretenue sur la route
 55 de Rome à Naples. Au dessert, les deux hommes, restés seuls avec des bouteilles de vin de Bordeaux, parlèrent chasse, et le colonel apprit qu'il n'y a pas de pays où elle soit plus belle qu'en Corse, plus variée, plus abondante. « On y voit force sangliers, disait le capitaine Ellis, et il
 60 faut apprendre à les distinguer des cochons domestiques, qui leur ressemblent d'une manière étonnante ; car, en tuant des cochons, l'on se fait une mauvaise affaire avec leurs gardiens. Ils sortent d'un taillis qu'ils nomment *maquis*⁴, armés jusqu'aux dents, se font payer
 65 leurs bêtes et se moquent de vous. Vous avez encore le mouflon⁵, fort étrange animal qu'on ne trouve pas ailleurs, fameux gibier, mais difficile. Cerfs, daims, faisans, perdreaux, jamais on ne pourrait nombrer³ toutes les espèces de gibier qui fourmillent en Corse. Si vous aimez
 70 à tirer, allez en Corse, colonel ; là, comme disait un de mes hôtes, vous pourrez tirer sur tous les gibiers possibles, depuis la grive jusqu'à l'homme. »

Au thé, le capitaine charma de nouveau Miss Lydia par une histoire de vendetta⁶ transversale* encore plus
 75 bizarre que la première, et il acheva de l'enthousiasmer pour la Corse en lui décrivant l'aspect étrange, sauvage du pays, le caractère original de ses habitants, leur hospitalité et leurs mœurs primitives. Enfin, il mit à ses
 80 pieds un joli petit stylet⁷, moins remarquable par sa forme et sa monture en cuivre que par son origine. Un fameux bandit⁸ l'avait cédé au capitaine Ellis, garanti

* C'est la vengeance que l'on fait tomber sur un parent plus ou moins éloigné de l'auteur de l'offense.

1. une lieue : environ 4 km.

2. adjudant : dans l'armée anglaise, adjoint d'un officier supérieur.

3. nombrer : dénombrer, compter.

pour s'être enfoncé dans quatre corps humains. Miss Lydia le passa dans sa ceinture, le mit sur sa table de nuit, et le tira deux fois de son fourreau avant de s'endormir. De son côté, le colonel rêva qu'il tuait un mouflon¹ et que le propriétaire lui en faisait payer le prix, à quoi il consentait volontiers, car c'était un animal très curieux, qui ressemblait à un sanglier, avec des cornes de cerf et une queue de faisan.

« Ellis conte qu'il y a une chasse admirable en Corse, dit le colonel, déjeunant tête à tête avec sa fille; si ce n'était pas si loin, j'aimerais à y passer une quinzaine.

– Eh bien, répondit Miss Lydia, pourquoi n'irions-nous pas en Corse? Pendant que vous chasseriez, je dessinerais; je serais charmée d'avoir dans mon album la grotte dont parlait le capitaine Ellis, où Bonaparte allait étudier quand il était enfant¹. »

C'était peut-être la première fois qu'un désir manifesté par le colonel eût obtenu l'approbation de sa fille. Enchanté de cette rencontre inattendue, il eut pourtant le bon sens de faire quelques objections pour irriter l'heureux caprice de Miss Lydia. En vain il parla de la sauvagerie du pays et de la difficulté pour une femme d'y voyager : elle ne craignait rien; elle aimait par-dessus tout à voyager à cheval; elle se faisait une fête de coucher au bivouac²; elle menaçait d'aller en Asie Mineure. Bref, elle avait réponse à tout, car jamais Anglaise n'avait été en Corse; donc elle devait y aller. Et quel bonheur, de retour dans Saint-James' Place², de montrer son album! « Pourquoi donc, ma chère, passez-vous ce charmant dessin? – Oh! ce n'est rien. C'est un croquis que j'ai fait d'après un fameux bandit³ corse qui nous a servi de guide. – Comment! vous avez été en Corse?... »

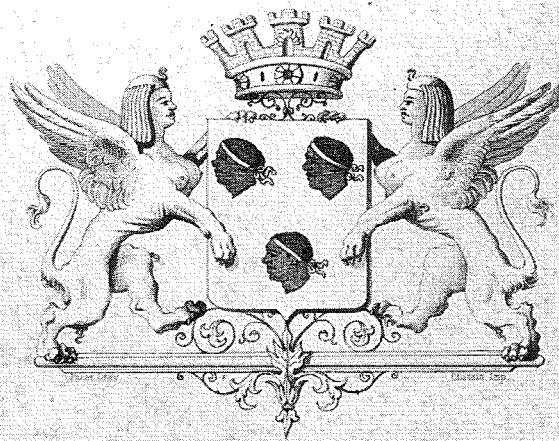
Les bateaux à vapeur n'existant point encore entre la France et la Corse, on s'enquit d'un navire en partance

1. la grotte [...] où Bonaparte allait étudier quand il était enfant : la légende disait que Napoléon Bonaparte (1769-1821), né à Ajaccio, aimait venir dans cette grotte, dite du casone, située au sud-ouest d'Ajaccio.

2. Saint-James' Place : près de Buckingham Palace, cette place est située dans un quartier très résidentiel de Londres.

pour l'île que Miss Lydia se proposait de découvrir. Dès le jour même, le colonel écrivait à Paris pour décommander l'appartement qui devait le recevoir, et fit marché avec le patron d'une goélette⁴ corse qui allait faire voile pour Ajaccio. Il y avait deux chambres telles qu'elles. On embarqua des provisions; le patron jura qu'un vieux sien matelot était un cuisinier estimable et n'avait pas son pareil pour la bouillabaisse; il promit que mademoiselle serait convenablement, qu'elle aurait bon vent, belle mer.

En outre, d'après les volontés de sa fille, le colonel stipula¹ que le capitaine ne prendrait aucun pasager, et qu'il s'arrangerait pour raser les côtes de l'île de façon qu'on pût jouir de la vue des montagnes.



ARMOIRIES DE LA CORSE.

1. stipula : spécifia, mentionna expressément (comme une condition dans un contrat).

Questions

Compréhension

1. Le Vocero du Niolo est l'épigraphe* du livre : la lecture de sa traduction vous éclaire-t-elle sur le livre que vous allez lire ? Quel sens lui donnez-vous ?
2. Après lecture, pensez-vous que le chapitre I justifie le titre du livre ?
3. L'incipit* de Colomba est à rapprocher de l'incipit d'un roman de Stendhal : lequel ?
4. Pourquoi l'auteur commence-t-il la nouvelle* par cette phrase : « Dans les premiers jours du mois d'octobre 181. » ? Quel effet veut-il produire ?
5. Comment comprenez-vous la phrase : « Explique qui pourra le sens de ces mots, que je comprenais fort bien il y a quelques années, et que je n'entends plus aujourd'hui » ? Ne rend-elle pas compte d'une certaine évolution littéraire de Mérimée ?
6. Quelles sont les interventions de l'auteur dans ce chapitre ? Sur quel ton* sont-elles formulées ? De quoi et de qui l'auteur se moque-t-il ?
7. Quel est le ton général du chapitre ?
8. À quelles questions du lecteur répond en général un début de roman ? Dans quelle mesure le premier chapitre de Colomba remplit-il cette fonction ?
9. Pensez-vous que les personnages qui nous sont présentés dans ce premier chapitre vont être les personnages principaux ? Justifiez votre réponse.
10. Qui est le narrateur* ? Est-il un personnage de l'histoire ? Est-il extérieur à l'histoire ? Justifiez votre réponse.
11. Tracez rapidement le portrait de Miss Lydia. Quel regard le narrateur porte-t-il sur elle ? Justifiez votre réponse par des mots du texte.
12. Comment le capitaine Ellis suscite-t-il chez le père et chez la fille l'envie de se rendre en Corse ?
13. Quelles questions se pose le lecteur à la fin du chapitre I ?

Écriture / Réécriture

14. Quelle périphrase* désigne la Corse à la fin du chapitre ?
15. De quelle façon la connaissance de la composition des mots « périphrase » et « épigraphe » peut-elle vous aider à mieux deviner leur sens ? Donnez deux autres exemples de mots dont le sens se déduit clairement de leur composition.
16. Qui sont les interlocuteurs du dialogue qu'imagine Miss Lydia (« Pourquoi [...] vous avez été en Corse?... », (l. 110 à 113)) ?
17. « [...] le patron jura qu'un vieux sien matelot était un cuisinier estimable [...] » (l. 121-122). Comment reformuleriez-vous cette phrase pour en faire apparaître plus aisément le sens ?
18. Résumez le chapitre I en quelques lignes.



La maison de Bonaparte à Ajaccio (détail).

Au jour fixé pour le départ, tout était emballé, embarqué dès le matin : la goélette devait partir avec la brise du soir. En attendant, le colonel se promenait avec sa fille sur la Canebière¹, lorsque le patron l'aborda pour lui
 5 demander la permission de prendre à son bord un de ses parents, c'est-à-dire le petit-cousin du parrain de son fils aîné, lequel retournant en Corse, son pays natal, pour affaires pressantes, ne pouvait trouver de navire pour le passer.

10 « C'est un charmant garçon, ajouta le capitaine Matei, militaire, officier aux chasseurs à pied de la garde², et qui serait déjà colonel si l'Autre³ était encore empereur.

– Puisque c'est un militaire », dit le colonel... il allait ajouter : « Je consens volontiers à ce qu'il vienne avec

15 nous... » mais Miss Lydia s'écria en anglais :

« Un officier d'infanterie !... (son père ayant servi dans la cavalerie, elle avait du mépris pour toute autre arme) un homme sans éducation peut-être, qui aura le mal de mer, et qui nous gâtera tout le plaisir de la traversée ! »

20 Le patron n'entendait⁴ pas un mot d'anglais, mais il parut comprendre ce que disait Miss Lydia à la petite moue de sa jolie bouche, et il commença un éloge en trois points⁴ de son parent, qu'il termina en assurant que c'était un homme très comme il faut, d'une famille de

25 Caporaux⁴, et qu'il ne gênerait en rien monsieur le colonel, car lui, patron, se chargeait de le loger dans un coin où l'on ne s'apercevrait pas de sa présence.

Le colonel et Miss Nevil trouvèrent singulier⁴ qu'il y eût en Corse des familles où l'on fût ainsi caporal de

30 père en fils ; mais, comme ils pensaient pieusement qu'il s'agissait d'un caporal⁴ d'infanterie, ils conclurent que c'était quelque pauvre diable que le patron voulait emmener par charité. S'il se fût agi d'un officier, on eût été obligé de lui parler, de vivre avec lui ; mais, avec un
 35 caporal, il n'y a pas à se gêner, et c'est un être sans conséquence, lorsque son escouade¹ n'est pas là, baïonnette au bout du fusil, pour vous mener où vous n'avez pas envie d'aller.

« Votre parent a-t-il le mal de mer ? demanda Miss
 40 Nevil d'un ton sec.

– Jamais, mademoiselle ; le cœur ferme comme un roc, sur mer comme sur terre.

– Eh bien, vous pouvez l'emmener, dit-elle.

– Vous pouvez l'emmener », répéta le colonel, et ils
 45 continuèrent leur promenade.

Vers cinq heures du soir, le capitaine Matei vint les chercher pour monter à bord de la goélette⁴. Sur le port, près de la yole⁴ du capitaine, ils trouvèrent un grand jeune homme vêtu d'une redingote bleue boutonnée jusqu'au menton, le teint basané, les yeux noirs, vifs, bien
 50 fendus, l'air franc et spirituel. À la manière dont il effaçait les épaules, à sa petite moustache frisée, on reconnaissait facilement un militaire ; car, à cette époque, les moustaches ne couraient pas les rues, et la
 55 garde nationale² n'avait pas encore introduit dans toutes les familles la tenue avec les habitudes de corps de garde.

Le jeune homme ôta sa casquette en voyant le colonel, et le remercia sans embarras et en bons termes du
 60 service qu'il lui rendait.

1. la Canebière : célèbre avenue de Marseille qui débouche sur le Vieux-Port.
 2. officier aux chasseurs à pied de la garde : officier dans le corps des soldats des troupes d'élite de la Grande Armée (garde impériale de Napoléon I^{er}).

3. l'Autre : les anciens soldats et les partisans de Napoléon I^{er}, exilé à Sainte-Hélène, le désignaient ainsi sans que ce fût péjoratif.

4. un éloge en trois points : selon les règles de la rhétorique classique, un discours devait toujours être composé en trois parties.

1. escouade : fraction d'une compagnie ou d'un peloton commandée par un caporal ou un brigadier.

2. la garde nationale : organisée en 1790, et formée d'abord de tous les citoyens valides de seize à soixante ans. Ces citoyens armés pour le maintien de l'ordre étant bénévoles, ils ne recevaient pas de solde. Cette milice était donc composée d'homme relativement riches. La garde nationale fut en partie mobilisée sous la Révolution et le premier Empire pour la défense du territoire, puis supprimée pendant le second Empire. Elle était fréquemment la risée des soldats de métier.

« Charmé de vous être utile, mon garçon », dit le colonel en lui faisant un signe de tête amical.

Et il entra dans la yole¹.

« Il est sans gêne, votre Anglais », dit tout bas en italien le jeune homme au patron.

Celui-ci plaça son index sous son œil gauche et abaissa les deux coins de la bouche. Pour qui comprend le langage des signes, cela voulait dire que l'Anglais entendait l'italien et que c'était un homme bizarre. Le jeune homme sourit légèrement, toucha son front en réponse au signe de Matei, comme pour lui dire que tous les Anglais avaient quelque chose de travers dans la tête, puis il s'assit auprès du patron, et considéra avec beaucoup d'attention, mais sans impertinence, sa jolie compagne de voyage.

« Ils ont bonne tournure, ces soldats français, dit le colonel à sa fille en anglais ; aussi en fait-on facilement des officiers. »

Puis, s'adressant en français au jeune homme :

« Dites-moi, mon brave, dans quel régiment avez-vous servi ? »

Celui-ci donna un léger coup de coude au père du filleul de son petit-cousin, et, comprimant un sourire ironique, répondit qu'il avait été dans les chasseurs à pied de la garde, et que présentement il sortait du 7^e léger¹.

« Est-ce que vous avez été à Waterloo² ? Vous êtes bien jeune. »

– Pardon, mon colonel ; c'est ma seule campagne.

– Elle compte double », dit le colonel.

Le jeune Corse se mordit les lèvres.

« Papa, dit Miss Lydia en anglais, demandez-lui donc si les Corses aiment beaucoup leur Bonaparte ? »

Avant que le colonel eût traduit la question en français, le jeune homme répondit en assez bon anglais, quoique avec un accent prononcé :

« Vous savez, mademoiselle, que nul n'est prophète en

1. 7^e léger : 7^e régiment d'infanterie légère (abréviation).

son pays. Nous autres, compatriotes de Napoléon, nous l'aimons peut-être moins que les Français. Quant à moi, bien que ma famille ait été autrefois l'ennemie de la sienne, je l'aime et l'admire.

– Vous parlez anglais ! s'écria le colonel.

– Fort mal, comme vous pouvez vous en apercevoir. »

Bien qu'un peu choquée de son ton dégagé¹, Miss Lydia ne put s'empêcher de rire en pensant à une inimitié² personnelle entre un caporal³ et un empereur. Ce lui fut comme un avant-goût des singularités² de la Corse, et elle se promit de noter le trait sur son journal.

« Peut-être avez-vous été prisonnier en Angleterre ? » demanda le colonel.

– Non, mon colonel, j'ai appris l'anglais en France, tout jeune, d'un prisonnier de votre nation. »

Puis, s'adressant à Miss Nevil :

« Matei m'a dit que vous reveniez d'Italie. Vous parlez sans doute le pur toscan³, mademoiselle ; vous serez un peu embarrassée, je le crains, pour comprendre notre patois. »

– Ma fille entend tous les patois italiens, répondit le colonel ; elle a le don des langues. Ce n'est pas comme moi.

– Mademoiselle comprendrait-elle, par exemple, ces vers d'une de nos chansons corses ? C'est un berger qui dit à une bergère :

S'entrassi 'ndru Paradisu santu, santu,

E nun truvassi a tia, mi n'esciria.*

Miss Lydia comprit, et trouvant la citation audacieuse et plus encore le regard qui l'accompagnait, elle répondit en rougissant : « Capisco⁴. »

* « Si j'entrais dans le paradis saint, saint, et si je ne t'y trouvais pas, j'en sortirais. » (*Serenata di Zicavo*.)

1. *dégagé* : désinvolte, libre.

2. *singularités* : bizarreries.

3. *toscan* : dialecte italien parlé en Toscane dans la région de Florence et qui est devenu la base de la langue italienne littéraire.

4. *Capisco* : je comprends (en italien).

« Et vous retournez dans votre pays en semestre¹ ?
130 demanda le colonel.

– Non, mon colonel. Ils m'ont mis en demi-solde*, probablement parce que j'ai été à Waterloo* et que je suis compatriote de Napoléon. Je retourne chez moi, léger d'espoir, léger d'argent, comme dit la chanson.»

135 Et il soupira en regardant le ciel.

Le colonel mit la main à sa poche, et retournant entre ses doigts une pièce d'or, il cherchait une phrase pour la glisser poliment dans la main de son ennemi malheureux.

140 « Et moi aussi, dit-il, d'un ton de bonne humeur, on m'a mis en demi-solde ; mais... avec votre demi-solde vous n'avez pas de quoi vous acheter du tabac. Tenez, caporal*.»

Et il essaya de faire entrer la pièce d'or dans la main fermée que le jeune homme appuyait sur le rebord de la yole*.

Le jeune Corse rougit, se redressa, se mordit les lèvres, et paraissait disposé à répondre avec emportement, quand tout à coup, changeant d'expression, il
150 éclata de rire. Le colonel, sa pièce à la main, demeurait tout ébahi.

« Colonel, dit le jeune homme reprenant son sérieux, permettez-moi de vous donner deux avis : le premier, c'est de ne jamais offrir de l'argent à un Corse, car il y a
155 de mes compatriotes assez impolis pour vous le jeter à la tête ; le second, c'est de ne pas donner aux gens des titres qu'ils ne réclament point. Vous m'appellez caporal et je suis lieutenant. Sans doute, la différence n'est pas bien grande, mais...

160 – Lieutenant ! s'écria Sir Thomas, lieutenant ! mais le patron m'a dit que vous étiez caporal, ainsi que votre père et tous les hommes de votre famille.»

À ces mots le jeune homme, se laissant aller à la renverse, se mit à rire de plus belle et de si bonne grâce,
165 que le patron et ses deux matelots éclatèrent en chœur.

1. en semestre : pour un congé de six mois.

« Pardon, colonel, dit enfin le jeune homme ; mais le quiproquo¹ admirable, je ne l'ai compris qu'à l'instant. En effet, ma famille se glorifie de compter des caporaux parmi ses ancêtres ; mais nos caporaux corses n'ont
170 jamais eu de galons sur leurs habits. Vers l'an de grâce 1100, quelques communes, s'étant révoltées contre la tyrannie des seigneurs montagnards, se choisirent des chefs qu'elles nommèrent caporaux. Dans notre île, nous tenons à l'honneur de descendre de ces espèces de
175 tribuns².

– Pardon, monsieur ! s'écria le colonel, mille fois pardon. Puisque vous comprenez la cause de ma méprise, j'espère que vous voudrez bien l'excuser.»

Et il lui tendit la main.

180 « C'est la juste punition de mon petit orgueil, colonel, dit le jeune homme riant toujours et serrant cordialement la main de l'Anglais ; je ne vous en veux pas le moins du monde. Puisque mon ami Matei m'a si mal présenté, permettez-moi de me présenter moi-même :
185 je m'appelle Orso della Rebbia³, lieutenant en demi-solde*, et, si, comme je le présume en voyant ces deux beaux chiens, vous venez en Corse pour chasser, je serai très flatté de vous faire les honneurs de nos maquis* et de nos montagnes... si toutefois je ne les ai pas oubliés»,
190 ajouta-t-il en soupirant.

En ce moment la yole* touchait la goélette*. Le lieutenant offrit la main à Miss Lydia, puis aida le colonel à se guinder⁴ sur le pont. Là, Sir Thomas, toujours fort penaud de sa méprise, et, ne sachant comment faire
195 oublier son impertinence à un homme qui datait de l'an 1100, sans attendre l'assentiment* de sa fille, le pria à

1. quiproquo : quelque chose à la place de quelque chose (en latin). Méprise, malentendu, qui font que deux personnes sont dans une situation où elles croient parler de la même chose alors que ce n'est pas le cas, ou bien pensent qu'elles s'adressent à quelqu'un d'autre.

2. tribuns : officiers ou magistrats de la Rome antique qui défendaient les intérêts du peuple (la plèbe).

3. della Rebbia : nom authentique d'une puissante famille de gentilshommes emprunté par Mérimée à l'Histoire de la Corse de Filippini.

4. se guinder : se hisser (terme de marine).

souper en lui renouvelant ses excuses et ses poignées de main. Miss Lydia fronçait bien un peu le sourcil, mais, après tout, elle n'était pas fâchée de savoir ce que c'était
 200 qu'un caporal¹; son hôte ne lui avait pas déplu, elle commençait même à lui trouver un certain je ne sais quoi aristocratique; seulement il avait l'air trop franc et trop gai pour un héros de roman.

« Lieutenant della Rebbia, dit le colonel en le saluant à
 205 la manière anglaise¹, un verre de vin de Madère à la main, j'ai vu en Espagne beaucoup de vos compatriotes : c'était de la fameuse infanterie en tirailleurs².

– Oui, beaucoup sont restés en Espagne, dit le jeune lieutenant d'un air sérieux.

210 – Je n'oublierai jamais la conduite d'un bataillon corse à la bataille de Vittoria³, poursuivit le colonel. Il doit m'en souvenir⁴, ajouta-t-il, en se frottant la poitrine. Toute la journée ils avaient été en tirailleurs dans les jardins, derrière les haies, et nous avaient tué je ne sais
 215 combien d'hommes et de chevaux. La retraite décidée, ils se rallièrent⁵ et se mirent à filer grand train. En plaine, nous espérions prendre notre revanche, mais mes drôles... excusez, lieutenant, – ces braves gens, dis-je, s'étaient formés en carré, et il n'y avait pas
 220 moyen de les rompre. Au milieu du carré, je crois le voir encore, il y avait un officier monté sur un petit cheval noir; il se tenait à côté de l'aigle⁶, fumant son cigare comme s'il eût été au café. Parfois, comme pour nous braver, leur musique nous jouait des fanfares... Je lance
 225 sur eux mes deux premiers escadrons... Bah! au lieu de

mordre sur le front du carré, voilà mes dragons¹ qui passent à côté, puis font demi-tour, et reviennent fort en désordre et plus d'un cheval sans maître... et toujours la diable de musique! Quand la fumée qui enveloppait le
 230 bataillon de dissipa, je revis l'officier à côté de l'aigle⁶, fumant encore son cigare. Enragé, je me mis moi-même à la tête d'une dernière charge. Leurs fusils, crassés² à force de tirer, ne portaient plus, mais les soldats étaient formés sur six rangs, la baïonnette au nez des chevaux, on eût dit un mur. Je criais, j'exhortais³ mes dragons, je
 235 serrais la botte³ pour faire avancer mon cheval quand l'officier dont je vous parlais, ôtant enfin son cigare, me montra de la main à un de ses hommes. J'entendis quelque chose comme : *Al capello bianco*⁴! J'avais un plumet blanc. Je n'en entendis pas davantage, car une balle me traversa la poitrine. – C'était un beau bataillon, monsieur della Rebbia, le premier du 18^e léger⁵, tous Corses, à ce qu'on me dit depuis.

– Oui, dit Orso dont les yeux brillaient pendant ce
 245 récit, ils soutinrent la retraite et rapportèrent leur aigle; mais les deux tiers de ces braves gens dorment aujourd'hui dans la plaine de Vittoria.

– Et par hasard! sauriez-vous le nom de l'officier qui les commandait?

250 – C'était mon père. Il était alors major au 18^e, et fut fait colonel pour sa conduite dans cette triste journée.

– Votre père! Par ma foi, c'était un brave! J'aurais du plaisir à le revoir, et je le reconnaîtrais, j'en suis sûr. Vit-il encore?

255 – Non, colonel, dit le jeune homme pâlisant légèrement.

1. en le saluant à la manière anglaise : en lui portant un toast, en buvant à sa santé.

2. en tirailleurs : les tirailleurs sont des soldats détachés du gros de la troupe, et tiraillant pour harceler l'ennemi. Une formation en tirailleurs est un déploiement de troupes en lignes espacées, généralement employé au début d'une attaque.

3. Vittoria (ou Vitoria) : ville du nord de l'Espagne, chef-lieu de la province basque d'Alava. Les troupes françaises de Joseph Bonaparte, qui avaient envahi l'Espagne, y furent vaincues par Wellington le 21 juin 1813.

4. Il doit m'en souvenir : je dois m'en souvenir, j'ai des raisons de m'en souvenir (tournure impersonnelle).

5. ils se rallièrent : ils se regroupèrent.

1. dragons : soldats de cavalerie.

2. crassés : encrassés par la poudre

3. je serrais la botte : je serrais mon cheval avec les jambes pour le faire avancer plus vite.

4. *Al capello bianco*! : au chapeau blanc! ; tirez sur le chapeau blanc! Mérimée confond ici les deux mots italiens *capello* (cheveu) et *cappello* (chapeau) qui ont la même étymologie (en latin : caput).

5. 18^e léger : ce régiment n'était pas à Vittoria. Mérimée prend des libertés avec l'histoire.

- Était-il à Waterloo* ?
- Oui, colonel, mais il n'a pas eu le bonheur de tomber sur un champ de bataille... Il est mort en Corse... il y a deux ans... Mon Dieu ! que cette mer est belle ! il y a dix ans que je n'ai vu la Méditerranée.
- Ne trouvez-vous pas la Méditerranée plus belle que l'Océan, mademoiselle ?
- Je la trouve trop bleue... et les vagues manquent de grandeur.
- Vous aimez la beauté sauvage, mademoiselle ? À ce compte, je crois que la Corse vous plaira.
- Ma fille, dit le colonel, aime tout ce qui est extraordinaire ; c'est pourquoi l'Italie ne lui a guère plu.
- Je ne connais de l'Italie, dit Orso, que Pise*, où j'ai passé quelque temps au collège ; mais je ne puis penser sans admiration au Campo-Santo¹, au Dôme², à la Tour penchée³... au Campo-Santo surtout. Vous vous rappelez *La Mort*, d'Orcagna⁴... Je crois que je pourrais la dessiner, tant elle est restée gravée dans ma mémoire. »
- Miss Lydia craignit que monsieur le lieutenant ne s'engageât dans une tirade d'enthousiasme.
- « C'est très joli, dit-elle en bâillant. Pardon, mon père, j'ai un peu mal à la tête, je vais descendre dans ma chambre. »
- Elle baisa son père sur le front, fit un signe de tête majestueux à Orso et disparut. Les deux hommes causèrent alors chasse et guerre.
- Ils apprirent qu'à Waterloo* ils étaient en face l'un de l'autre, et qu'ils avaient dû échanger bien des balles. Leur bonne intelligence⁵ en redoubla. Tour à tour, ils

1. Campo-Santo : Champ sacré. Cimetière entouré de galeries ornées de fresques.

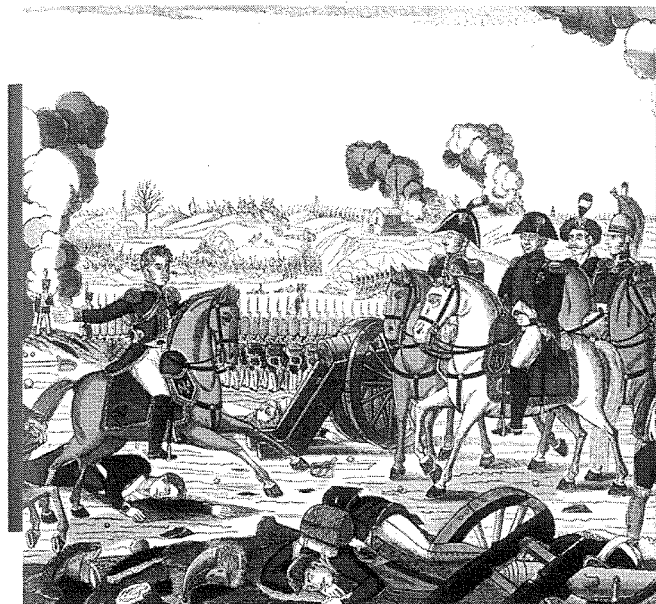
2. Dôme : de *duomo*, mot italien signifiant cathédrale. Celle de Pise, commencée en 1603, est d'un style qui fit école dans toute la Toscane.

3. la Tour penchée : la célèbre tour de Pise, datant du XII^e siècle, est le campanile du Dôme.

4. La Mort, d'Orcagna : *Le Triomphe de la mort*, une des fresques des galeries gothiques du Campo-Santo, due au peintre florentin du XIV^e siècle, Andrea Orcagna.

5. Leur bonne intelligence : Leur bonne entente.

critiquèrent Napoléon, Wellington¹ et Blücher², puis ils chassèrent ensemble le daim, le sanglier et le mouflon. Enfin, la nuit étant déjà très avancée, et la dernière boussole de bordeaux finie, le colonel serra de nouveau la main au lieutenant et lui souhaita le bonsoir, en exprimant l'espoir de cultiver une connaissance commencée d'une façon si ridicule. Ils se séparèrent, et chacun fut se coucher.



1. Wellington général et homme politique britannique (1759-1862). Vainqueur des Français au Portugal et en Espagne, il remporta la victoire décisive de Waterloo le 18 juin 1815 à la tête des troupes alliées. Commandant en chef des troupes d'occupation en France (1815-1818), il joua aussi un rôle politique important en Angleterre, et fut notamment Premier ministre de 1828 à 1830.

2. Blücher général prussien (1742-1819) qui permit la victoire de Wellington sur Napoléon à Waterloo grâce au renfort de ses troupes.

Questions

Compréhension

1. Pourquoi le colonel se trompe-t-il sur le compte d'Orso? En quoi consiste le malentendu? Quels sont les mots du texte qui montrent que le colonel a honte de la méprise qui l'a fait sous-estimer Orso?
2. Quel portrait peut-on dresser d'Orso après avoir lu le chapitre? Dans quelle mesure ses paroles et le ton* de ses propos nous font-ils deviner ce qu'il pense de Napoléon? Pourquoi rentre-t-il en Corse?
3. Que nous apprend-il sur son père?
4. Quelle opinion Miss Lydia a-t-elle d'Orso? Celle-ci n'évolue-t-elle pas au cours du chapitre? De quelle façon? Pourquoi?
5. Le capitaine est-il un personnage principal ou secondaire? Justifiez votre réponse en quelques phrases.
6. Diriez-vous que le lecteur est maintenant en plein dans l'action? pourquoi?
7. Quelles questions peut se poser le lecteur à la fin du chapitre?

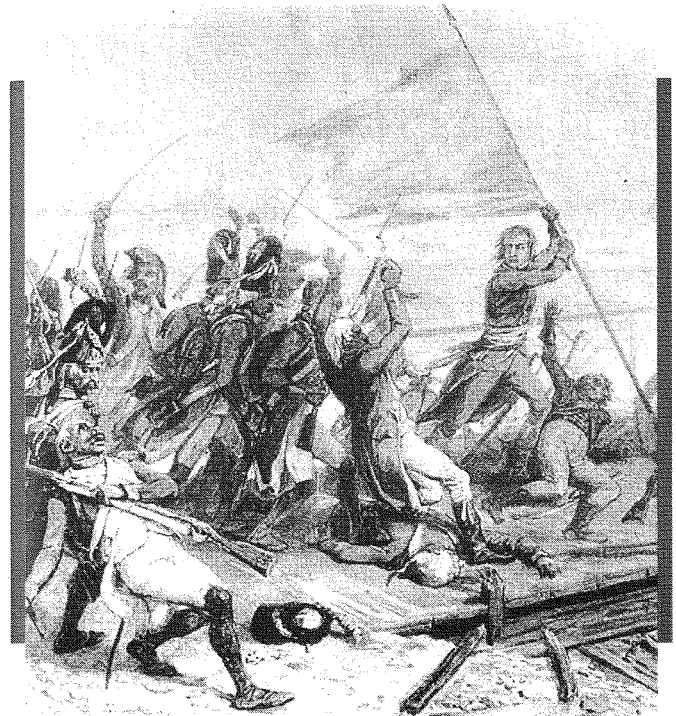
Écriture / Réécriture

8. Relevez toutes les notations ironiques* du chapitre.
9. En quoi peut-on dire que ce chapitre complète l'exposition* de la nouvelle*?
10. Dans la première partie du chapitre, les personnages utilisent des langues différentes : lesquelles? Donnez un exemple pour chacune. Quel est l'effet produit?
11. Quel est l'effet produit par les mots «le petit-cousin du parain de son fils aîné» au début du chapitre? En quoi l'expression est-elle moqueuse et même légèrement satirique*?
12. Relevez tous les mots qui appartiennent au champ lexical* de l'armée.
13. Quelles sont toutes les allusions historiques que vous pouvez relever dans ce chapitre?
14. Quels sont les deux sens du mot «histoire»?
15. Cherchez dans un dictionnaire la différence de sens qui existe entre les mots «patois» et «dialecte».

16. Rédigez en quelques lignes les portraits de Miss Lydia, du colonel Nevil ou d'Orso.

Mise en scène

17. Quel est le passage du chapitre qui pourrait être joué comme une scène de comédie? Essayez de le mettre en scène.
18. Faites une recherche sur les uniformes portés par les soldats à Waterloo.



Bonaparte à Arcole.

CHAPITRE III

La nuit était belle, la lune se jouait sur les flots, le navire voguait doucement au gré d'une brise légère, Miss Lydia n'avait point envie de dormir, et ce n'était que la présence d'un profane¹ qui l'avait empêchée de goûter ces émotions qu'en mer et par un clair de lune tout être humain éprouve quand il a deux grains de poésie dans le cœur. Lorsqu'elle jugea que le jeune lieutenant dormait sur les deux oreilles, comme un être prosaïque² qu'il était, elle se leva, prit une pelisse³, éveilla sa femme de chambre et monta sur le pont. Il n'y avait personne qu'un matelot au gouvernail, lequel chantait une espèce de complainte³ dans le dialecte corse, sur un air sauvage et monotone. Dans le calme de la nuit, cette musique étrange avait son charme. Malheureusement Miss Lydia ne comprenait pas parfaitement ce que chantait le matelot. Au milieu de beaucoup de lieux communs⁴, un vers énergique excitait vivement sa curiosité, mais bientôt, au plus beau moment, arrivaient quelques mots de patois dont le sens lui échappait. Elle comprit pourtant qu'il était question d'un meurtre. Des imprécations⁵ contre les assassins, des menaces de vengeance, l'éloge du mort, tout cela était confondu pêle-mêle. Elle retint quelques vers; je vais essayer de les traduire :

« — Ni les canons, ni les baïonnettes — n'ont fait pâlir son front, — serein sur un champ de bataille — comme un ciel d'été. — Il était le faucon ami de l'aigle⁴, — miel des sables⁴ pour ses amis, — pour ses ennemis la mer en

1. *profane* : qui n'est pas initié à une religion (par extension : qui n'est pas connaisseur en la matière, ou comme ici, qui est étranger à ce que l'on ressent).

2. *prosaïque* : banal, ordinaire — comme de la prose ; qui manque de poésie ou qui y est insensible.

3. *complainte* : chanson triste, poème de lamentation (cf. *La Complainte du Pauvre Rutebeuf*, au Moyen Âge).

4. *miel des sables* : cette image, ainsi que celle du faucon, est empruntée à une complainte populaire corse, *La Ballata fatta sull' corpo morto* de Maria R. di Levi, que Mérimée retranscrit dans ses *Notes d'un voyage en Corse*.

courroux. — Plus haut que le soleil, — plus doux que la lune. — Lui que les ennemis de la France — n'atteignirent jamais, — des assassins de son pays — l'ont frappé par derrière, — comme Vittolo tua Sampiero Corso¹*. — Jamais ils n'eurent osé le regarder en face. — ... Placez sur la muraille, devant mon lit, — ma croix d'honneur² bien gagnée. — Rouge en est le ruban. — Plus rouge ma chemise. — À mon fils, mon fils en lointain pays, — gardez ma croix et ma chemise sanglante. — Il y verra deux trous. — Pour chaque trou, un trou dans une autre chemise. — Mais la vengeance sera-t-elle faite alors ? — Il me faut la main qui a tiré — l'œil qui a visé, — le cœur qui a pensé... »

Le matelot s'arrêta tout à coup.

« Pourquoi ne continuez-vous pas, mon ami ? » demanda Miss Nevil.

Le matelot, d'un mouvement de tête, lui montra une figure qui sortait du grand panneau de la goëlette⁵ : c'était Orso qui venait jouir du clair de lune.

« Achevez donc votre complainte, dit Miss Lydia, elle me faisait grand plaisir. »

Le matelot se pencha vers elle et dit fort bas :

« Je ne donne le *rimbecco*⁵ à personne.

— Comment ? le... ? »

Le matelot, sans répondre, se mit à siffler.

« Je vous prends à admirer notre Méditerranée, Miss Nevil, dit Orso s'avançant vers elle. Convenez qu'on ne voit point ailleurs cette lune-ci.

— Je ne la regardais pas. J'étais tout occupée à étudier le corse. Ce matelot, qui chantait une complainte des plus tragiques, s'est arrêté au plus beau moment. »

Le matelot se baissa comme pour mieux lire sur la

* Voyez Filippini, liv. XI. — Le nom de Vittolo est encore en exécution parmi les Corses. C'est aujourd'hui un synonyme de *traître*.

1. *Sampiero Corso* : addition à la note de Mérimée. Au xvi^e siècle, Sampiero Corso tenta de libérer la Corse de la domination génoise. Il fut assassiné dans une embuscade par Vittolo, un de ses anciens compagnons.

2. *ma croix d'honneur* : croix de la Légion d'honneur créée par Bonaparte.

60 boussole, et tira rudement la pelisse* de Miss Nevil. Il était évident que sa complainte ne pouvait être chantée devant le lieutenant Orso.

« Que chantaistu là, Paolo Francè ? dit Orso ; est-ce une ballata* ? un vocero* ? Mademoiselle te comprend et
65 voudrait entendre la fin.

– Je l'ai oubliée, Ors' Anton¹ », dit le matelot.

Et sur-le-champ il se mit à entonner à tue-tête un cantique à la Vierge.

Miss Lydia écouta le cantique avec distraction et ne
70 pressa pas davantage le chanteur, se promettant bien toutefois de savoir plus tard le mot de l'énigme. Mais sa femme de chambre, qui, étant de Florence, ne comprenait pas mieux que sa maîtresse le dialecte corse, était aussi curieuse de s'instruire ; et s'adressant à Orso avant
75 que celle-ci pût l'avertir par un coup de coude :

« Monsieur le capitaine, dit-elle, que veut dire donner le rimbecco** ?

– Le rimbecco ! dit Orso ; mais c'est faire la plus mortelle injure à un Corse : c'est lui reprocher de ne pas
80 s'être vengé. Qui vous a parlé de rimbecco ?

– C'est hier à Marseille, répondit Miss Lydia avec empressément, que le patron de la goélette* s'est servi de ce mot.

* Lorsqu'un homme est mort, particulièrement lorsqu'il a été assassiné, on place son corps sur une table, et les femmes de sa famille, à leur défaut, des amies, ou même des femmes étrangères connues pour leur talent poétique, improvisent devant un auditoire nombreux des complaintes en vers dans le dialecte du pays. On nomme ces femmes *voceratrici* ou, suivant la prononciation corse *buceratrici*, et la complainte s'appelle *vocera*, *bucera*, *bucerau*, sur la côte orientale ; *ballata* sur la côte opposée. Le mot *vocero* ainsi que ses dérivés, *vocerar*, *voceratrice*, vient du latin *vociferare*. Quelquefois, plusieurs femmes improvisent tour à tour, et souvent la femme ou la fille du mort chante elle-même la complainte funèbre.

** *Rimbeccare*, en italien, signifie renvoyer, riposter, rejeter. Dans le dialecte corse, cela veut dire : adresser un reproche offensant et public. – On donne le *rimbecco* au fils d'un homme assassiné en lui disant que son père n'est pas vengé. Le *rimbecco* est une espèce de mise en demeure pour l'homme qui n'a pas encore lavé une injure dans le sang. – La loi génoise punissait très sévèrement l'auteur d'un *rimbecco*...

1. Ors'Anton' : les Corses donnent au lieutenant della Rebbia son double prénom (Orso Antonio en abrégé).

– Et de qui parlait-il ? demanda Orso avec vivacité.
85 – Oh ! il nous contait une vieille histoire... du temps de..., oui, je crois que c'était à propos de Vannina d'Ornano¹ ?

– La mort de Vannina, je le suppose, mademoiselle, ne vous a pas fait beaucoup aimer notre héros, le brave
90 Sampiero ?

– Mais trouvez-vous que ce soit bien héroïque ?

– Son crime a pour excuse les mœurs sauvages du temps ; et puis Sampiero faisait une guerre à mort aux Génois : quelle confiance auraient pu avoir en lui ses
95 compatriotes, s'il n'avait pas puni celle qui cherchait à traiter avec Gênes ?

– Vannina, dit le matelot, était partie sans la permission de son mari ; Sampiero a bien fait de lui tordre le cou.

100 – Mais, dit Miss Lydia, c'était pour sauver son mari, c'est par amour pour lui, qu'elle allait demander sa grâce aux Génois.

– Demander sa grâce, c'était l'avilir² ! s'écria Orso.

– Et la tuer lui-même ! poursuivit Miss Nevil. Quel
105 monstre ce devait être !

– Vous savez qu'elle lui demanda comme une faveur de périr de sa main. Othello³, mademoiselle, le regardez-vous aussi comme un monstre ?

– Quelle différence ! il était jaloux ; Sampiero n'avait
110 que de la vanité.

– Et la jalousie, n'est-ce pas aussi de la vanité ? C'est la vanité de l'amour, et vous l'excuserez peut-être en faveur du motif ? »

Miss Lydia lui jeta un regard plein de dignité, et,

1. Vannina d'Ornano : la femme de Sampiero Corso qui tenta d'obtenir du Sénat la grâce de son mari. Considérant cette démarche comme déshonorante, ce dernier l'étrangla ; pour se venger les frères de Vannina assassinèrent Sampiero avec la complicité de Vittolo.

2. avilir : rendre vil, abaisser.

3. Othello : héros du célèbre drame de la jalousie du poète anglais William Shakespeare (1564 - 1616), Othello ou Le Maure de Venise (1604). Sur des soupçons mal fondés – éveillés par le traître Iago – Othello tue sa femme, la belle Desdémone.

115 s'adressant au matelot, lui demanda quand la goélette* arriverait au port.

«Après-demain, dit-il, si le vent continue.

– Je voudrais déjà voir Ajaccio, car ce navire m'excède.»

120 Elle se leva, prit le bras de sa femme de chambre et fit quelques pas sur le tillac¹. Orso demeura immobile auprès du gouvernail, ne sachant s'il devait se promener avec elle ou bien cesser une conversation qui paraissait l'importuner.

125 «Belle fille, par le sang de la Madone ! dit le matelot ; si toutes les puces de mon lit lui ressemblaient, je ne me plaindrais pas d'en être mordu² !»

Miss Lydia entendit peut-être cet éloge naïf de sa beauté et s'en effaroucha, car elle descendit presque aussitôt dans sa chambre. Bientôt après Orso se retira de son côté. Dès qu'il eut quitté le tillac, la femme de chambre remonta, et, après avoir fait subir un interrogatoire au matelot, rapporta les renseignements suivants à sa maîtresse : la ballata* interrompue par la présence
135 d'Orso avait été composée à l'occasion de la mort du colonel della Rebbia, père du susdit³, assassiné il y avait deux ans. Le matelot ne doutait pas qu'Orso ne revînt en Corse pour faire la vengeance, c'était son expression, et affirmait qu'avant peu on verrait de la viande fraîche dans
140 le village de Pietranera⁴. Traduction faite de ce terme national, il résultait que le seigneur Orso se proposait d'assassiner deux ou trois personnes soupçonnées d'avoir assassiné son père, lesquelles, à la vérité, avaient été recherchées en justice pour ce fait, mais s'étaient
145 trouvées blanches comme neige attendu qu'elles avaient dans leur manche juges, avocats, préfets et gendarmes.

1. tillac : pont supérieur d'un navire.

2. mordu : référence au *Don Quichotte* de Cervantès (1547-1616) que Mérimée connaissait bien et où Sancho Pança s'écrie : «Que toutes les puces de mon lit ne sont-elles ainsi faites !» (I, 30).

3. susdit : celui dont on vient de parler.

4. Pietranera : le village d'Orso. Ce village se trouve au nord de Bastia. Mérimée l'a cependant situé au centre de la Corse. Le nom apparaît dans *La Chartreuse de Parme* (1839) de Stendhal (1783-1842).

«Il n'y a pas de justice en Corse, ajoutait le matelot, et je fais plus de cas d'un bon fusil que d'un conseiller à la cour royale¹. Quand on a un ennemi, il faut choisir entre
150 les trois S*.»

Ces renseignements intéressants changèrent d'une façon notable les manières et les dispositions de Miss Lydia à l'égard du lieutenant della Rebbia. Dès ce moment il était devenu un personnage aux yeux de la
155 romanesque Anglaise. Maintenant cet air d'insouciance, ce ton de franchise et de bonne humeur, qui d'abord l'avaient prévenue défavorablement, devenaient pour elle un mérite de plus, car c'était la profonde dissimulation d'une âme énergique, qui ne laisse percer à l'ex-
160 térieur aucun des sentiments qu'elle renferme. Orso lui parut une espèce de Fiesque², cachant de vastes desseins* sous une apparence de légèreté ; et, quoiqu'il soit moins beau de tuer quelques coquins que de délivrer sa patrie, cependant une belle vengeance est belle ; et d'ail-
165 leurs les femmes aiment assez qu'un héros ne soit pas homme politique. Alors seulement Miss Nevil remarqua que le jeune lieutenant avait de fort grands yeux, des dents blanches, une taille élégante, de l'éducation et quelque usage du monde. Elle lui parla souvent dans la
170 journée suivante, et sa conversation l'intéressa. Il fut longuement questionné sur son pays, et il en parlait bien. La Corse, qu'il avait quittée fort jeune, d'abord pour aller au collège, puis à l'école militaire, était restée dans son esprit parée de couleurs poétiques. Il s'animait
175 en parlant de ses montagnes, de ses forêts, des costumes originales de ses habitants. Comme on peut le penser, le mot de vengeance se présenta plus d'une fois dans ses récits, car il est impossible de parler des Corses sans attaquer ou sans justifier leur passion proverbiale³.

* Expression nationale, c'est-à-dire *schiopetto*, *stiletto*, *strada* : fusil, stylet, fuite.

1. la cour royale : la cour de justice.

2. Fiesque : noble Génois qui complota, en 1547, contre Andréa Doria, chef suprême de Gênes, et contre le neveu de celui-ci. Il périt accidentellement pendant le massacre.

3. proverbiale : aussi connue qu'un proverbe.

180 Orso surprit un peu Miss Nevil en condamnant d'une manière générale les haines interminables de ses compatriotes. Chez les paysans, toutefois, il cherchait à les excuser, et prétendait que la vendette¹ est le duel des pauvres. « Cela est si vrai, disait-il, qu'on ne s'assassine
185 qu'après un défi en règle. "Garde-toi, je me garde", telles sont les paroles sacramentelles¹ qu'échangent des ennemis avant de se tendre des embuscades l'un à l'autre. Il y a plus d'assassinats chez nous, ajoutait-il, que partout ailleurs; mais jamais vous ne trouverez une
190 cause ignoble à ces crimes. Nous avons, il est vrai, beaucoup de meurtriers, mais pas un voleur. »

Lorsqu'il prononçait les mots de vengeance et de meurtre, Miss Lydia le regardait attentivement, mais sans découvrir sur ses traits la moindre trace d'émotion.
195 Comme elle avait décidé qu'il avait la force d'âme nécessaire pour se rendre impénétrable à tous les yeux, les siens exceptés, bien entendu, elle continua de croire fermement que les mânes² du colonel della Rebbia n'attendraient pas longtemps la satisfaction³ qu'ils
200 réclamaient.

Déjà la goélette[•] était en vue de la Corse. Le patron nommait les points principaux de la côte, et, bien qu'ils fussent tous parfaitement inconnus à Miss Lydia, elle trouvait quelque plaisir à savoir leurs noms. Rien de plus
205 ennuyeux qu'un paysage anonyme. Parfois la longue-vue du colonel faisait apercevoir quelque insulaire[•], vêtu de drap brun, armé d'un long fusil, monté sur un petit cheval, et galopant sur des pentes rapides. Miss Lydia, dans chacun, croyait voir un bandit[•], ou bien un fils allant
210 venger la mort de son père; mais Orso assurait que c'était quelque paisible habitant du bourg voisin voyageant pour ses affaires; qu'il portait un fusil moins par

1. *paroles sacramentelles* : paroles solennelles, qui prennent la valeur d'un serment.

2. *les mânes* : les esprits des morts. Le mot, généralement au masculin, est employé ici au féminin par Mérimée qui suit l'exemple de quelques écrivains comme Bosquet ou Lesage.

3. *la satisfaction* : la réparation du tort qui a été causé.

nécessité que par *galanterie*¹, par mode, de même qu'un dandy[•] ne sort qu'avec une canne élégante. Bien qu'un
215 fusil soit une arme moins noble et moins poétique qu'un stylet[•], Miss Lydia trouvait que, pour un homme, cela était plus élégant qu'une canne, et elle se rappelait que tous les héros de Lord Byron² meurent d'une balle et non d'un classique poignard.

220 Après trois jours de navigation, on se trouva devant les Sanguinaires³, et le magnifique panorama du golfe d'Ajaccio⁴ se développa aux yeux de nos voyageurs. C'est avec raison qu'on le compare à la baie de Naples⁵; et au moment où la goélette[•] entrant dans le port, un
225 maquis[•] en feu, couvrant de fumée la Punta di Girato⁶, rappelait le Vésuve⁷ et ajoutait à la ressemblance. Pour qu'elle fût complète, il faudrait qu'une armée d'Attila⁸ vint s'abattre sur les environs de Naples; car tout est mort et désert autour d'Ajaccio. Au lieu de ces élégantes
230 fabriques⁹ qu'on découvre de tous côtés depuis Castellamare¹⁰ jusqu'au cap Misène¹¹, on ne voit, autour du golfe d'Ajaccio, que de sombres maquis, et derrière, des montagnes pelées. Pas une villa, pas une habitation. Seulement, çà et là, sur les hauteurs autour de la ville, quel-
235 ques constructions blanches se détachent isolées sur un fond de verdure; ce sont des chapelles funéraires,

1. *galanterie* : distinction d'esprit et délicatesse des manières (sens classique).

2. *Lord Byron* : poète romantique anglais (1788-1824), dont l'œuvre tourmentée a beaucoup inspiré la littérature de son époque et en particulier le romantisme français.

3. *les Sanguinaires* : îles de granit rouge situées à l'entrée du golfe d'Ajaccio.

4. *Ajaccio* : préfecture de la Corse située sur la côte occidentale; patrie de Bonaparte.

5. *Naples* : grande ville du sud de l'Italie, que Mérimée visita avec son ami Stendhal en octobre 1839.

6. *la Punta di Girato* : montagne de granit au sud d'Ajaccio.

7. *le Vésuve* : célèbre volcan situé près de Naples, dont une éruption détruisit Pompéi en 79.

8. *Attila* : roi des Huns – population nomade venue d'Asie qui tenta d'envahir la Gaule et l'Italie au v^e siècle –, célèbre pour ses massacres.

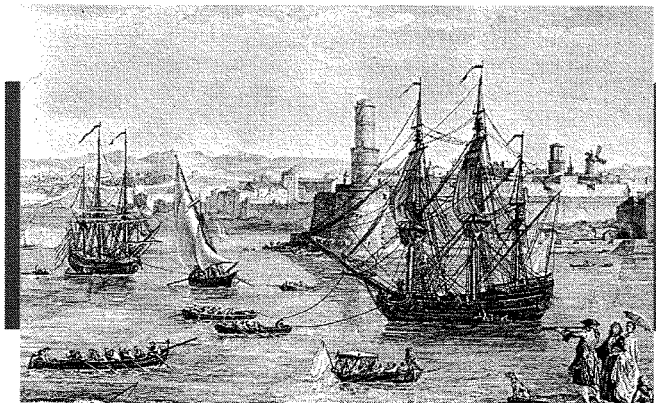
9. *fabriques* : constructions, édifices d'ornementation (terme d'architecture).

10. *Castellamare* : ville portuaire d'Italie au sud de Naples.

11. *cap Misène* : cap volcanique qui ferme à l'ouest le golfe d'Ajaccio.

des tombeaux de famille. Tout, dans ce paysage, est d'une beauté grave et triste.

- L'aspect de la ville, surtout à cette époque, augmentait encore l'impression causée par la solitude de ses alentours. Nul mouvement dans les rues, où l'on ne rencontre qu'un petit nombre de figures oisives, et toujours les mêmes. Point de femmes, sinon quelques paysannes qui viennent vendre leurs denrées. On n'entend point parler haut, rire, chanter, comme dans les villes italiennes. Quelquefois, à l'ombre d'un arbre de la promenade, une douzaine de paysans armés jouent aux cartes ou regardent jouer. Ils ne crient pas, ne se disputent jamais; si le jeu s'anime, on entend alors des coups de pistolet, qui toujours précèdent la menace. Le Corse est naturellement grave et silencieux. Le soir, quelques figures paraissent pour jouir de la fraîcheur, mais les promeneurs du Cours¹ sont presque tous des étrangers. Les insulaires² restent devant leurs portes; chacun semble aux aguets comme un faucon sur son nid.



1. Cours : (de l'italien corso, au XVII^e siècle) désigne, dans les villes méridionales, de larges avenues bordées d'arbres. Le Cours Napoléon, est la plus grande avenue d'Ajaccio.

Questions

Compréhension

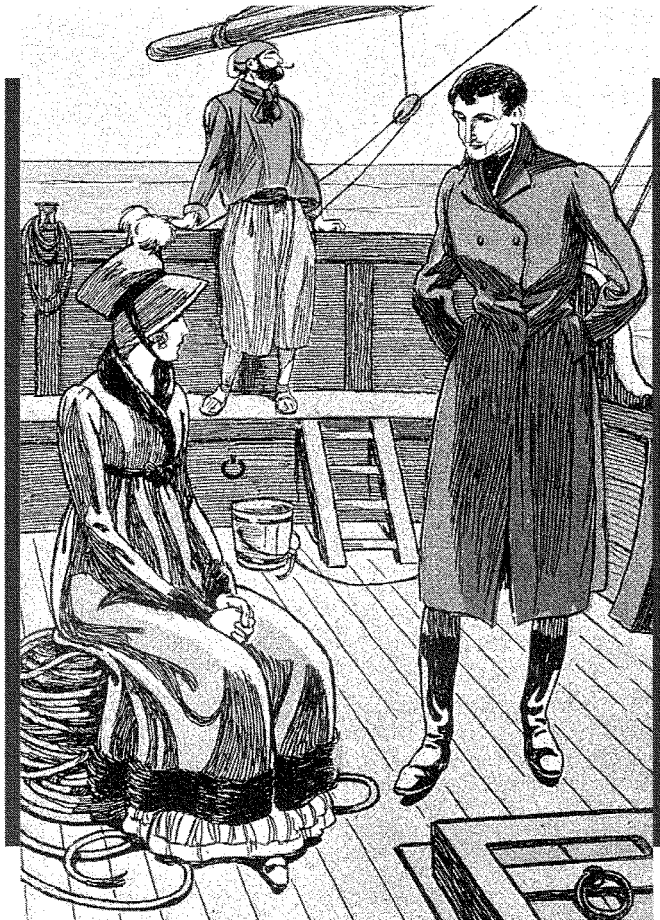
1. Comment est-il possible que Miss Nevil comprenne « qu'il était question d'un meurtre » dans la complainte du matelot, alors que « bientôt, au plus beau moment, arrivaient quelques mots de patois dont le sens lui échappait » ?
2. La première phrase du chapitre rappelle un vers des Orientales de Victor Hugo. Pourquoi Mérimée a-t-il choisi de commencer le chapitre de cette façon ?
3. Dans quelles dispositions se trouve Miss Nevil ? N'y a-t-il pas une périphrase*, utilisée dans le chapitre, qui résume l'essentiel de sa personnalité ?
4. Quel portrait d'Orso le narrateur* nous donne-t-il à voir ? À travers quel regard le découvrons-nous ? Dans quelle mesure ce regard s'est-il modifié ?
5. Quels passages peuvent être considérés comme des interventions de l'auteur ?
6. Dans quelle mesure la ballata* chantée par le matelot prépare-t-elle la suite de l'intrigue ?

Écriture / Réécriture

7. Par quel adjectif, autre que « belle », qualifieriez-vous la nuit passée sur le bateau ?
8. Relevez une métaphore* et une comparaison*.
9. Quel est le sens du mot « romanesque » ? Quelle différence de sens faites-vous avec le mot « romantique » ? (Aidez-vous du dictionnaire.) Employez-les dans deux phrases distinctes.
10. Relevez tous les termes géographiques (noms propres et noms communs). Pourquoi abondent-ils dans le chapitre ?
11. Faites la liste de tous les mots corses du chapitre.
12. Dans quelle mesure peut-on dire que la Corse est particulièrement présente dans ce chapitre alors que l'action ne s'y déroule pas encore ?
13. Qui le matelot fait-il parler dans sa ballata ?
14. Imaginez que Miss Lydia écrive à l'une de ses amies anglaises pour lui raconter son voyage.

15. Décrivez votre découverte d'une ville, d'un pays, tels qu'ils vous sont apparus au terme d'un voyage.

16. Faites un dessin, un montage ou un collage pour illustrer le début du chapitre III.



« Monsieur le capitaine, dit-elle, que veut dire donner le rimbecco ? »

CHAPITRE IV

Après avoir visité la maison où Napoléon est né¹, après s'être procuré par des moyens plus ou moins catholiques² un peu de papier de la tenture³, Miss Lydia, deux jours après être débarquée en Corse, se sentit saisie d'une tristesse profonde, comme il doit arriver à tout étranger qui se trouve dans un pays dont les habitudes insociables semblent le condamner à un isolement complet. Elle regretta son coup de tête ; mais partir sur-le-champ, c'eût été compromettre sa réputation de voyageuse intrépide ; Miss Lydia se résigna donc à prendre patience et à tuer le temps de son mieux. Dans cette généreuse⁴ résolution, elle prépara crayons et couleurs, esquissa des vues du golfe, et fit le portrait d'un paysan basané, qui vendait des melons, comme un maraîcher du continent, mais qui avait une barbe blanche et l'air du plus féroce coquin qui se pût voir. Tout cela ne suffisait point à l'amuser, elle résolut de faire tourner la tête au descendant des caporaux^{*}, et la chose n'était pas difficile, car, loin de se presser pour revoir son village, Orso semblait se plaire fort à Ajaccio, bien qu'il n'y vît personne. D'ailleurs Miss Lydia s'était proposé une noble tâche, celle de civiliser cet ours des montagnes, et de le faire renoncer aux sinistres desseins^{*} qui le ramenaient dans son île. Depuis qu'elle avait pris la peine de l'étudier, elle s'était dit qu'il serait dommage de laisser ce jeune homme courir à sa perte, et que pour elle il serait glorieux de convertir un Corse.

Les journées pour nos voyageurs se passaient comme il suit : le matin, le colonel et Orso allaient à la chasse ; Miss Lydia dessinait ou écrivait à ses amies, afin de pouvoir dater ses lettres d'Ajaccio. Vers six heures, les

1. la maison où Napoléon est né : place Létizia, dans le vieil Ajaccio.

2. des moyens plus ou moins catholiques : plus ou moins avouables, louches, suspects (sens figuré).

3. tenture : revêtement mural de papier peint ou d'étoffe.

4. généreuse : noble (sens classique).

hommes revenaient chargés de gibier ; on dînait, Miss Lydia chantait, le colonel s'endormait, et les jeunes gens demeuraient fort tard à causer.

35 Je ne sais quelle formalité de passeport avait obligé le colonel Nevil à faire une visite au préfet ; celui-ci, qui s'ennuyait fort, ainsi que la plupart de ses collègues, avait été ravi d'apprendre l'arrivée d'un Anglais, riche, homme du monde et père d'une jolie fille ; aussi il l'avait
40 parfaitement reçu et accablé d'offres de services ; de plus, fort peu de jours après, il vint lui rendre sa visite. Le colonel, qui venait de sortir de table, était confortablement étendu sur le sofa¹, tout près de s'endormir ; sa fille chantait devant un piano délabré ; Orso tournait
45 les feuillets de son cahier de musique, et regardait les épaules et les cheveux blonds de la virtuose. On annonça M. le préfet ; le piano se tut, le colonel se leva, se frotta les yeux, et présenta le préfet à sa fille :

« Je ne vous présente pas M. della Rebbia, dit-il, car
50 vous le connaissez sans doute ? »

– Monsieur est le fils du colonel della Rebbia ? demanda le préfet d'un air légèrement embarrassé.

– Oui, monsieur, répondit Orso.

– J'ai eu l'honneur de connaître monsieur votre
55 père. »

Les lieux communs^{*} de conversation s'épuisèrent bientôt. Malgré lui, le colonel baillait assez fréquemment ; en sa qualité de libéral², Orso ne voulait point parler à un satellite^{*} du pouvoir ; Miss Lydia soutenait
60 seule la conversation. De son côté, le préfet ne la laissait pas languir, et il était évident qu'il avait un vif plaisir à parler de Paris et du monde à une femme qui connaissait toutes les notabilités³ de la société européenne. De temps en temps, et tout en parlant, il observait Orso
65 avec une curiosité singulière^{*}.

1. le sofa : lit de repos à trois dossiers, pouvant être utilisé comme siège.

2. libéral : partisan de la liberté ; sous la Restauration, opposant au régime ; Orso est bonapartiste.

3. les notabilités : les notables, les gens importants.

« C'est sur le continent que vous avez connu M. della Rebbia ? » demanda-t-il à Miss Lydia.

Miss Lydia répondit avec quelque embarras qu'elle avait fait sa connaissance sur le navire qui les avait ame-
70 nés en Corse.

« C'est un jeune homme très comme il faut, dit le préfet à mi-voix. Et vous a-t-il dit, continua-t-il encore plus bas, dans quelle intention il revient en Corse ? »

Miss Lydia prit son air majestueux :

75 « Je ne le lui ai point demandé, dit-elle ; vous pouvez l'interroger. »

Le préfet garda le silence ; mais, un moment après, entendant Orso adresser au colonel quelques mots en anglais :

80 « Vous avez beaucoup voyagé, monsieur, dit-il, à ce qu'il paraît. Vous devez avoir oublié la Corse... et ses coutumes.

– Il est vrai, j'étais bien jeune, quand je l'ai quittée.

– Vous appartenez toujours à l'armée ?

85 – Je suis en demi-solde^{*}, monsieur.

– Vous avez été trop longtemps dans l'armée française, pour ne pas devenir tout à fait français, je n'en doute pas, monsieur. »

Il prononça ces derniers mots avec une emphase¹
90 marquée.

Ce n'est pas flatter prodigieusement les Corses, que leur rappeler qu'ils appartiennent à la grande nation². Ils veulent être un peuple à part, et cette prétention, ils la justifient assez bien pour qu'on la leur accorde. Orso, un
95 peu piqué^{*}, répliqua :

« Pensez-vous, monsieur le préfet, qu'un Corse, pour être homme d'honneur, ait besoin de servir dans l'armée française ? »

– Non, certes, dit le préfet, ce n'est nullement ma
100 pensée : je parle seulement de certaines coutumes de ce

1. emphase : solennité, grandiloquence.

2. la grande nation : périphrase désignant la France au XIX^e siècle.

pays-ci, dont quelques-unes ne sont pas telles qu'un administrateur voudrait les voir.»

Il appuya sur ce mot *coutumes*, et prit l'expression la plus grave que sa figure comportait. Bientôt après, il se leva et sortit, emportant la promesse que Miss Lydia irait voir sa femme à la préfecture.

Quand il fut parti :

« Il fallait, dit Miss Lydia, que j'allasse en Corse pour apprendre ce que c'est qu'un préfet. Celui-ci me paraît assez aimable.

– Pour moi, dit Orso, je n'en saurais dire autant, et je le trouve bien singulier¹ avec son air emphatique et mystérieux. »

Le colonel était plus qu'assoupi; Miss Lydia jeta un coup d'œil de son côté, et baissant la voix :

« Et moi, je trouve, dit-elle, qu'il n'est pas si mystérieux que vous le prétendez, car je crois l'avoir compris.

– Vous êtes, assurément, bien perspicace, Miss Nevil; et, si vous voyez quelque esprit¹ dans ce qu'il vient de dire, il faut assurément que vous l'y ayez mis.

– C'est une phrase du marquis de Mascarille², monsieur della Rebbia, je crois; mais..., voulez-vous que je vous donne une preuve de ma pénétration³? Je suis un peu sorcière, et je sais ce que pensent les gens que j'ai vus deux fois.

– Mon Dieu, vous m'effrayez. Si vous saviez lire dans ma pensée, je ne sais si je devrais en être content ou affligé...

– Monsieur della Rebbia, continua Miss Lydia en rougissant, nous ne nous connaissons que depuis quelques jours; mais en mer, et dans les pays barbares, – vous m'excuserez, je l'espère... – dans les pays barbares on devient ami plus vite que dans le monde... Ainsi ne vous étonnez pas si je vous parle en amie de choses un peu

1. esprit : sens, sous-entendu, subtilité.

2. marquis de Mascarille : personnage des *Précieuses ridicules* de Molière. La phrase est prononcée par Cathos à l'adresse de Mascarille : « Pour voir chez nous le mérite, il a fallu que vous l'y ayez amené » (I, 9).

3. pénétration : capacité à comprendre, à connaître le fond des choses.

bien intimes, et dont peut-être un étranger ne devrait pas se mêler.

– Oh! ne dites pas ce mot-là, Miss Nevil; l'autre me plaisait bien mieux.

– Eh bien, monsieur, je dois vous dire que, sans avoir cherché à savoir vos secrets, je me trouve les avoir appris en partie, et il y en a qui m'affligent. Je sais, monsieur, le malheur qui a frappé votre famille; on m'a beaucoup parlé du caractère vindicatif¹ de vos compatriotes et de leur manière de se venger... N'est-ce pas à cela que le préfet faisait allusion?

– Miss Lydia peut-elle penser!... » Et Orso devint pâle comme la mort.

« Non, monsieur della Rebbia, dit-elle en l'interrompant; je sais que vous êtes un gentleman plein d'honneur. Vous m'avez dit vous-même qu'il n'y avait plus dans votre pays que les gens du peuple qui connussent la *vendette*²... qu'il vous plaît d'appeler une forme de duel...

– Me croiriez-vous donc capable de devenir jamais un assassin?

– Puisque je vous parle de cela, monsieur Orso, vous devez bien voir que je ne doute pas de vous, et si je vous ai parlé, poursuivit-elle en baissant les yeux, c'est que j'ai compris que de retour dans votre pays, entouré peut-être de préjugés² barbares, vous seriez bien aise de savoir qu'il y a quelqu'un qui vous estime pour votre courage à leur résister. – Allons, dit-elle en se levant, ne parlons plus de ces vilaines choses-là : elles me font mal à la tête et d'ailleurs il est bien tard. Vous ne m'en voulez pas? Bonsoir, à l'anglaise. » Et elle lui tendit la main.

Orso la pressa d'un air grave et pénétré.

« Mademoiselle, dit-il, savez-vous qu'il y a des moments où l'instinct du pays se réveille en moi? Quelquefois, lorsque je songe à mon pauvre père,... alors

1. vindicatif : belliqueux, enclin à la vengeance.

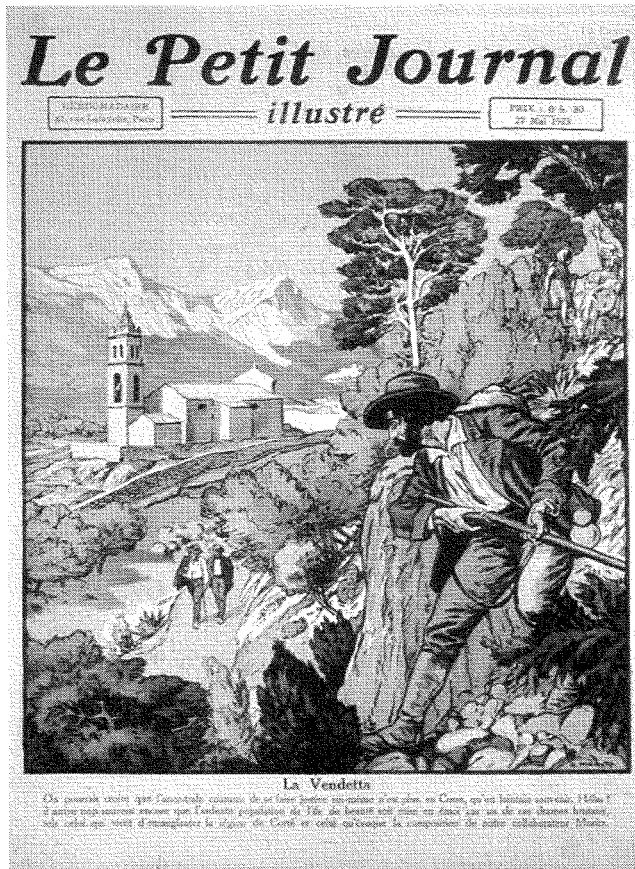
2. préjugés : opinions, idées préconçues, idées toutes faites.

170 d'affreuses idées m'obsèdent. Grâce à vous, j'en suis à jamais délivré. Merci, merci!»

Il allait poursuivre; mais Miss Lydia fit tomber une cuiller à thé, et le bruit réveilla le colonel.

«Della Rebbia, demain à cinq heures en chasse! Soyez exact.

— Oui, mon colonel.»



La vendetta.

Questions

Compréhension

1. Quelles sont les différentes résolutions que prend Miss Nevil durant ces premières journées corses?
2. En quoi les propos qu'elle échange avec Orso sont-ils importants pour le lecteur?
3. L'intervention du préfet est-elle bien reçue par Orso? Pourquoi? Quel est son véritable sens? Comment faut-il comprendre la phrase: «Vous avez été trop longtemps dans l'armée française, pour ne pas devenir tout à fait français, je n'en doute pas, monsieur» (l. 86 à 88)?
4. Le personnage du préfet: comment apparaît-il? Quels sentiments éprouve-t-il envers Orso?
5. Quelle est la grande absente de ce début? Quel effet Mérimée crée-t-il ainsi?
6. À la fin du chapitre, l'exposition* de la nouvelle* est terminée: comment peut-on résumer l'action? Quelles questions le lecteur peut-il se poser?

Écriture / Réécriture

7. Nommez le temps employé dans le passage: «Les journées pour nos voyageurs se passaient [...]» (l. 28 à 34). Justifiez son emploi. Faites le même travail pour la phrase qui suit: «On annonça M. le préfet; le piano se tut, le colonel se leva, se frotta les yeux, et présenta le préfet à sa fille» (l. 46 à 48).
8. Relevez dans le chapitre un exemple d'emploi de l'imparfait du subjonctif. À quel registre de langue* correspond-il?
9. Qu'est-ce qu'un sous-entendu? Relevez un exemple dans le chapitre.
10. Relevez les notations ironiques*.
11. Comment appelle-t-on le procédé de style utilisé par l'auteur dans les expressions «tuer le temps» et «civiliser cet ours des montagnes»? Expliquez-les.

Mise en scène

12. Mettez en scène le dialogue entre Orso et le préfet, en étant attentif à tous les effets de comédie. L'auteur donne d'ailleurs des indications de ton* que vous respecterez.

13. Mimez la scène suggérée par la phrase : « Vers six heures, les hommes revenaient chargés de gibier ; on dînait, Miss Lydia chantait, le colonel s'endormait, et les jeunes gens demeuraient fort tard à causer » (l. 31 à 34). Interrogez-vous particulièrement sur la disposition scénique des personnages et des accessoires.



La vendetta en Corse, lithographie pour l'ouvrage de J.A. Galletti, Histoire de la Corse (détail).

CHAPITRE V

Le lendemain, un peu avant le retour des chasseurs, Miss Nevil, revenant d'une promenade au bord de la mer, regagnait l'auberge avec sa femme de chambre, lorsqu'elle remarqua une jeune femme vêtue de noir, montée sur un cheval de petite taille, mais vigoureux, qui entrait dans la ville. Elle était suivie d'une espèce de paysan, à cheval aussi, en veste de drap brun trouée aux coudes, une gourde en bandoulière, un pistolet pendant à la ceinture ; à la main, un fusil, dont la crosse reposait dans une poche de cuir attachée à l'arçon¹ de la selle ; bref, en costume complet de brigand de mélodrame ou de bourgeois corse en voyage. La beauté remarquable de la femme attira d'abord l'attention de Miss Nevil. Elle paraissait avoir une vingtaine d'années. Elle était grande, blanche, les yeux bleu foncé, la bouche rose, les dents comme de l'émail. Dans son expression on lisait à la fois l'orgueil, l'inquiétude et la tristesse. Sur la tête, elle portait ce voile de soie noire nommé *mezzaro*², que les Génois ont introduit en Corse, et qui sied² si bien aux femmes. De longues nattes de cheveux châtons lui formaient comme un turban autour de la tête. Son costume était propre³, mais de la plus grande simplicité.

Miss Nevil eut tout le temps de la considérer, car la dame au *mezzaro* s'était arrêtée dans la rue à questionner quelqu'un avec beaucoup d'intérêt, comme il semblait à l'expression de ses yeux ; puis sur la réponse qui lui fut faite, elle donna un coup de houssine⁴ à sa monture, et, prenant le grand trot, ne s'arrêta qu'à la porte de l'hôtel où logeaient Sir Thomas Nevil et Orso. Là, après avoir échangé quelques mots avec l'hôte, la jeune femme sauta lestement à bas de son cheval et s'assit sur

1. arçon : pièce arquée constituant l'armature d'une selle.

2. qui sied : qui va, qui convient (verbe seoir).

3. propre : soigné (sens classique).

4. houssine : baguette de houx servant de cravache, et, par extension toute baguette flexible, badine (mot vieilli).

un banc de pierre à côté de la porte d'entrée, tandis que son écuyer¹ conduisait les chevaux à l'écurie. Miss Lydia passa avec son costume parisien devant l'étrangère sans qu'elle levât les yeux. Un quart d'heure après, ouvrant sa
 35 fenêtre, elle vit encore la dame au mezzaro² assise à la même place et dans la même attitude. Bientôt parurent le colonel et Orso, revenant de la chasse. Alors l'hôte dit quelques mots à la demoiselle en deuil et lui désigna du
 40 doigt le jeune della Rebbia. Celle-ci rougit, se leva avec vivacité, fit quelques pas en avant, puis s'arrêta immobile et comme interdite². Orso était tout près d'elle, la considérant avec curiosité.

« Vous êtes, dit-elle d'une voix émue, Orso Antonio della Rebbia ? Moi, je suis Colomba.
 45 – Colomba ! » s'écria Orso.

Et, la prenant dans ses bras, il l'embrassa tendrement, ce qui étonna un peu le colonel et sa fille ; car en Angleterre on ne s'embrasse pas dans la rue.

50 « Mon frère, dit Colomba, vous me pardonnerez si je suis venue sans votre ordre ; mais j'ai appris par nos amis que vous étiez arrivé, et c'était pour moi une si grande consolation de vous voir... »

Orso l'embrassa encore ; puis, se tournant vers le
 55 colonel :

« C'est ma sœur, dit-il, que je n'aurais jamais reconnue si elle ne s'était nommée. – Colomba, le colonel Sir Thomas Nevil. – Colonel, vous voudrez bien m'excuser, mais je ne pourrai avoir l'honneur de dîner
 60 avec vous aujourd'hui... Ma sœur... »

– Eh ! où diable voulez-vous dîner, mon cher ? s'écria le colonel ; vous savez bien qu'il n'y a qu'un dîner dans cette maudite auberge, et il est pour nous. Mademoiselle fera grand plaisir à ma fille de se joindre à nous. »

65 Colomba regarda son frère, qui ne se fit pas trop prier, et tous ensemble entrèrent dans la plus grande pièce de l'auberge, qui servait au colonel de salon et de salle à

manger. Mlle della Rebbia, présentée à Miss Nevil, lui fit une profonde révérence, mais ne dit pas une parole. On
 70 voyait qu'elle était très effarouchée et que, pour la première fois de sa vie peut-être, elle se trouvait en présence d'étrangers gens du monde. Cependant dans ses manières il n'y avait rien qui sentît la province. Chez elle l'étrangeté sauvait la gaucherie¹. Elle plut à Miss
 75 Nevil par cela même ; et comme il n'y avait pas de chambre disponible dans l'hôtel que le colonel et sa suite avaient envahi, Miss Lydia poussa la condescendance² ou la curiosité jusqu'à offrir à Mlle della Rebbia de lui faire dresser un lit dans sa propre chambre.

80 Colomba balbutia quelques mots de remerciement et s'empessa de suivre la femme de chambre de Miss Nevil pour faire à sa toilette les petits arrangements que rend nécessaires un voyage à cheval par la poussière et le soleil.

85 En rentrant dans le salon, elle s'arrêta devant les fusils du colonel, que les chasseurs venaient de déposer dans un coin.

« Les belles armes ! dit-elle ; sont-elles à vous, mon frère ? »

90 – Non, ce sont des fusils anglais au colonel². Ils sont aussi bons qu'ils sont beaux.

– Je voudrais bien, dit Colomba, que vous en eussiez un semblable.

– Il y en a certainement un dans ces trois-là qui
 95 appartient à della Rebbia, s'écria le colonel. Il s'en sert trop bien. Aujourd'hui quatorze coups de fusil, quatorze pièces ! »

Aussitôt s'établit un combat de générosité³, dans lequel Orso fut vaincu, à la grande satisfaction de sa
 100 sœur, comme il était facile de s'en apercevoir à l'expression de joie enfantine qui brilla tout d'un coup sur son visage, tout à l'heure si sérieux.

1. écuyer : désigne ironiquement le paysan qui accompagne.

2. interdite : déconcertée, stupéfaite, ébahie (emploi aujourd'hui assez littéraire).

1. gaucherie : maladresse.

2. au colonel : qui appartiennent au colonel.

3. un combat de générosité : lutte amicale au cours de laquelle Orso ne veut pas accepter le cadeau du colonel.

« Choisissez, mon cher », disait le colonel.

Orso refusait.

105 « Eh bien, mademoiselle votre sœur choisira pour vous. »

Colomba ne se le fit pas dire deux fois : elle prit le moins orné des fusils, mais c'était un excellent Manton* de gros calibre.

110 « Celui-ci, dit-elle, doit bien porter la balle. »

Son frère s'embarrassait dans ses remerciements, lorsque le dîner parut fort à propos pour le tirer d'affaire. Miss Lydia fut charmée de voir que Colomba, qui avait fait quelque résistance pour se mettre à table, et
115 qui n'avait cédé que sur un regard de son frère, faisait en bonne catholique le signe de la croix avant de manger.

« Bon, se dit-elle, voilà qui est primitif. »

Et elle se promit de faire plus d'une observation intéressante sur ce jeune représentant des vieilles mœurs de
120 la Corse. Pour Orso, il était évidemment un peu mal à son aise, par la crainte sans doute que sa sœur ne dit ou ne fit quelque chose qui sentît trop son village. Mais Colomba l'observait sans cesse et réglait tous ses mouvements sur ceux de son frère. Quelquefois elle le considé-
125 rait fixement avec une étrange expression de tristesse ; et alors si les yeux d'Orso rencontraient les siens, il était le premier à détourner ses regards, comme s'il eût voulu se soustraire à une question que sa sœur lui adressait mentalement et qu'il comprenait trop bien. On parlait
130 français car le colonel s'exprimait fort mal en italien. Colomba entendait* le français, et prononçait même assez bien le peu de mots qu'elle était forcée d'échanger avec ses hôtes.

Après le dîner, le colonel, qui avait remarqué l'espèce
135 de contrainte¹ qui régnait entre le frère et la sœur, demanda avec sa franchise ordinaire à Orso s'il ne désirait point causer seul avec Mlle Colomba, offrant dans ce cas de passer avec sa fille dans la pièce voisine. Mais Orso se hâta de le remercier et de dire qu'ils auraient

1. contrainte : gêne, tension.

140 bien le temps de causer à Pietranera. C'était le nom du village où il devait faire sa résidence.

Le colonel prit donc sa place accoutumée sur le sofa, et Miss Nevil, après avoir essayé plusieurs sujets de conversation, désespérant de faire parler la belle
145 Colomba, pria Orso de lui lire un chant du Dante¹ : c'était son poète favori. Orso choisit le chant de l'Enfer² où se trouve l'épisode de Francesca da Rimini³, et se mit à lire, accentuant de son mieux ces sublimes tercets*, qui expriment si bien le danger de lire à deux un livre
150 d'amour⁴. À mesure qu'il lisait, Colomba se rapprochait de la table, relevait la tête, qu'elle avait tenue baissée ; ses prunelles dilatées brillaient d'un feu extraordinaire : elle rougissait et pâlisait tour à tour, elle s'agitait convulsivement⁵ sur sa chaise. Admirable organisation⁶
155 italienne, qui, pour comprendre la poésie, n'a pas besoin qu'un pédant⁷ lui en démontre les beautés !

Quand la lecture fut terminée :

« Que cela est beau ! s'écria-t-elle. Qui a fait cela, mon frère ? »

160 Orso fut un peu déconcerté, et Miss Lydia répondit en souriant que c'était un poète florentin mort depuis plusieurs siècles.

« Je te ferai lire le Dante, dit Orso, quand nous serons à Pietranera. »

1. Dante : de son nom complet Dante Alighieri (1265-1321), poète italien né à Florence, auteur de *La Divine Comédie*, épopée en vers composée de cent chants et trois parties, qui traite du bonheur et du salut de l'humanité. *La Divine Comédie* reste une des plus grande œuvres de la littérature européenne. On y voit le poète accédant à l'au-delà en visitant successivement l'Enfer, le Purgatoire et le Paradis. L'usage de la langue italienne veut que l'on fasse précéder le nom, prénom ou surnom de certains artistes par un article : le Dante, le Caravage, etc.

2. le chant de l'Enfer : le chant V.

3. Francesca da Rimini : personnage réel. Mariée contre son gré au tyran de Rimini, et amoureuse de son beau-frère Paolo, elle fut assassinée avec lui par son mari. Elle se retrouve en Enfer et évoque dans le chant de Dante les moments heureux de sa vie. Orso choisit le chant qui évoque une victime de l'amour.

4. livre d'amour : c'est en lisant l'histoire de Lancelot que Francesca da Rimini et Paolo Lanciotto s'éprirent l'un de l'autre.

5. convulsivement : avec des mouvements brusques et incontrôlés.

6. organisation : constitution morale et intellectuelle, tempérament (mot vieilli).

7. un pédant : une personne qui fait étalage de ses connaissances avec vanité.

165 – Mon Dieu, que cela est beau!» répétait Colomba :
et elle dit trois ou quatre tercets¹ qu'elle avait retenus,
d'abord à voix basse ; puis, s'animant, elle les déclama¹
tout haut avec plus d'expression que son frère n'en avait
mis à les lire.

170 Miss Lydia très étonnée :

« Vous paraissez aimer beaucoup la poésie, dit-elle.
Que je vous envie le bonheur que vous aurez à lire le
Dante comme un livre nouveau.

– Vous voyez, Miss Nevil, disait Orso, quel pouvoir
175 ont les vers du Dante, pour émouvoir ainsi une petite
sauvagesse qui ne sait que son *Pater*²... Mais je me
trompe ; je me rappelle que Colomba est du métier. Tout
enfant elle s'escrimait³ à faire des vers, et mon père
m'écrivait qu'elle était la plus grande *voceratrice*⁴ de Pie-
180 tranera et de deux lieues à la ronde. »

Colomba jeta un coup d'œil suppliant à son frère.
Miss Nevil avait oui⁴ parler des improvisations corses et
mourait d'envie d'en entendre une. Ainsi elle s'empressa
de prier Colomba de lui donner un échantillon de son
talent. Orso s'interposa alors, fort contrarié de s'être si
185 bien rappelé les dispositions poétiques de sa sœur. Il eut
beau jurer que rien n'était plus plat qu'une ballata⁵
corse, protester que réciter des vers corses après ceux du
Dante, c'était trahir son pays, il ne fit qu'irriter le
190 caprice de Miss Nevil, et se vit obligé à la fin de dire à sa
sœur :

« Eh bien, improvise quelque chose, mais que cela soit
court ! »

Colomba poussa un soupir, regarda attentivement
195 pendant une minute le tapis de la table, puis les poutres
du plafond ; enfin, mettant la main sur ses yeux comme
ces oiseaux qui se rassurent et croient n'être point vus

1. *declama* : récita à haute voix, emphatiquement, avec le ton, l'accentuation et les gestes convenant à l'intelligence du texte.

2. *Pater* (*Pater noster*) : premiers mots du Notre Père, prière chrétienne.

3. *s'escrimait* à : s'évertuait à, faisait de grands efforts pour.

4. *oui* : entendu (du vieux verbe *ouïr* : entendre, et qui persiste de nos jours dans l'expression figée « *par oui-dire* »).

quand ils ne voient point eux-mêmes, chanta, ou plutôt
200 déclama d'une voix mal assurée la *serenata*¹ qu'on va
lire :

LA JEUNE FILLE ET LA PALOMBE¹

Dans la vallée, bien loin derrière les montagnes, – le
soleil n'y vient qu'une heure tous les jours ; – il y a dans
la vallée une maison sombre, – et l'herbe y croît sur le
205 seuil. – Portes, fenêtres sont toujours fermées. – Nulle
fumée ne s'échappe du toit. – Mais à midi, lorsque vient
le soleil, – une fenêtre s'ouvre alors, – et l'orpheline
s'assied, filant à son rouet² : – elle file et chante en tra-
vaillant – un chant de tristesse ; – mais nul autre chant
210 ne répond au sien. – Un jour, un jour de printemps, –
une palombe se posa sur un arbre voisin, – et entendit le
chant de la jeune fille. – Jeune fille, dit-elle, tu ne
pleures pas seule – un cruel épervier m'a ravi ma
compagne. – Palombe, montre-moi l'épervier ravisseur ;
215 – fût-il aussi haut que les nuages, – je l'aurai bientôt
abattu en terre. – Mais moi, pauvre fille, qui me rendra
mon frère, – mon frère maintenant en lointain pays ? –
Jeune fille, dis-moi où est ton frère, – et mes ailes me
porteront près de lui.

220 « Voilà une palombe bien élevée ! s'écria Orso en
embrassant sa sœur avec une émotion qui contrastait
avec le ton de plaisanterie qu'il affectait.

– Votre chanson est charmante, dit Miss Lydia. Je
veux que vous me l'écriviez dans mon album. Je la tra-
225 duirai en anglais et je la ferai mettre en musique. »

Le brave colonel, qui n'avait pas compris un mot, joi-
gnit ses compliments à ceux de sa fille. Puis il ajouta :
« Cette palombe dont vous parlez, mademoiselle, c'est
cet oiseau que nous avons mangé aujourd'hui à la
230 crapaudine³ ? »

1. *palombe* : pigeon ramier.

2. *rouet* : machine à filer le chanvre, la laine, le lin, etc.

3. à la *crapaudine* : manière d'aplatir les volailles en forme de crapaud avant de les faire rôtir.

Miss Nevil apporta son album et ne fut pas peu surprise de voir l'improvisatrice écrire sa chanson en ménageant¹ le papier d'une façon singulière*. Au lieu d'être en vedette², les vers se suivaient sur la même
 235 ligne, tant que la largeur de la feuille le permettait, en sorte qu'ils ne convenaient plus à la définition connue des compositions poétiques : « De petites lignes, d'inégale longueur, avec une marge de chaque côté. » Il y avait bien encore quelques observations à faire sur l'orthographe un peu capricieuse de Mlle Colomba, qui,
 240 plus d'une fois, fit sourire Miss Nevil, tandis que la vanité fraternelle d'Orso était au supplice.

L'heure de dormir étant arrivée, les deux jeunes filles se retirèrent dans leur chambre. Là, tandis que Miss
 245 Lydia détachait collier, boucles, bracelets, elle observa sa compagne qui retirait de sa robe quelque chose de long comme un busc³, mais de forme bien différente pourtant. Colomba mit cela avec soin et presque furtivement sous son mezzaro* déposé sur une table ; puis elle
 250 s'agenouilla et fit dévotement⁴ sa prière. Deux minutes après, elle était dans son lit. Très curieuse de son naturel et lente comme une Anglaise à se déshabiller, Miss Lydia s'approcha de la table, et, feignant de chercher une épingle, souleva le mezzaro et aperçut un stylet* assez
 255 long, curieusement monté en nacre et en argent ; le travail en était remarquable, et c'était une arme ancienne et de grand prix pour un amateur.

« Est-ce l'usage ici, dit Miss Nevil en souriant, que les demoiselles portent ce petit instrument dans leur
 260 corset ?

— Il le faut bien, répondit Colomba en soupirant. Il y a tant de méchantes gens !

— Et auriez-vous vraiment le courage d'en donner un coup comme cela ? »

1. en ménageant : en utilisant avec économie.

2. en vedette : détachés en gros caractères sur une seule ligne.

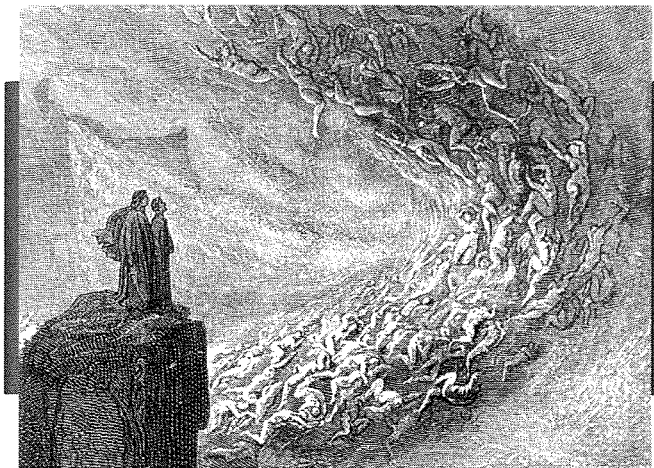
3. busc : lame de baleine ou de métal qui maintient le devant d'un corset.

4. dévotement : très religieusement.

265 Et Miss Nevil, le stylet* à la main, faisait le geste de frapper, comme on frappe au théâtre, de haut en bas.

« Oui, si cela était nécessaire, dit Colomba de sa voix douce et musicale, pour me défendre ou défendre mes amis... Mais ce n'est pas comme cela qu'il faut le tenir ;
 270 vous pourriez vous blesser, si la personne que vous voulez frapper se retirait. » Et se levant sur son séant : « Tenez, c'est ainsi, en remontant le coup. Comme cela il est mortel, dit-on. Heureux les gens qui n'ont pas besoin de telles armes ! »

275 Elle soupira, abandonna sa tête sur l'oreiller, ferma les yeux. On n'aurait pu voir une tête plus belle, plus noble, plus virginale. Phidias¹, pour sculpter sa Minerve², n'aurait pas désiré un autre modèle.



L'Enfer, chant V, dessin de Gustave Doré (détail).

1. Phidias : le plus célèbre sculpteur de l'art classique grec (vers 490-431 av. J.-C.).

2. Minerve : statue de la déesse Athéna (Minerve chez les Romains), probablement la statue colossale du Parthénon (Athéna parthenos), en or et en ivoire.

Compréhension

1. En quoi l'apparition de Colomba est-elle très habilement amenée par Mérimée ? Quels sont les détails qui la rendent saisissante ?
2. Par l'intermédiaire de quel regard découvre-t-on Colomba ? Justifiez votre réponse en vous appuyant sur le texte.
3. Faites un portrait rapide de Colomba (physique et caractère).
4. Comment pouvez-vous qualifier la relation qui unit Colomba à son frère Orso ? Quel mot employé par Orso définit particulièrement bien Colomba ?
5. Quel est le rôle de la lecture de *L'Enfer* de Dante dans le chapitre ?
6. Comment les sentiments de la jeune fille transparaissent-ils à travers son improvisation ?
7. Quels sont les sentiments des deux jeunes femmes l'une envers l'autre ? Comparez leurs deux personnalités.
8. Dans quelle mesure l'apparition de Colomba a-t-elle fait avancer l'action ?

Écriture / Réécriture

9. Le mot « hôte » est polysémique*. Construisez deux phrases correspondant chacune à l'un de ses deux sens. Quel est celui des deux sens qui convient au texte ?
10. En quoi l'emploi du mot « écuyer » (l. 33) est-il ici ironique* ? N'y a-t-il pas un autre terme, utilisé un peu plus loin pour désigner tous ceux qui accompagnent le colonel, destiné à produire le même effet ?
11. Comment la malice de Mérimée apparaît-elle dans la phrase : « [...] Miss Lydia poussa la condescendance* ou la curiosité jusqu'à offrir à Mlle della Rebbia [...] » (l. 77 à 79) ?
12. Quel sous-entendu est contenu dans la phrase prononcée par Colomba à l'intention de son frère : « Je voudrais bien [...] que vous en eussiez un semblable » (l. 92 à 93) ?
13. En quoi la phrase : « Mon frère, dit Colomba, vous me pardonnez si je suis venue sans votre ordre » (l. 50-51) est-elle un nouveau trait de « couleur locale* » ?

14. Rédigez un paragraphe dans lequel vous justifierez la proposition suivante : l'apparition de Colomba a de quoi inquiéter le lecteur.

15. Colomba est l'héroïne éponyme* du roman. En quoi est-ce important de le remarquer à la fin de la lecture de ce chapitre ?

Mise en images

16. Imaginez le plan cinématographique qui pourrait correspondre au début de ce chapitre (l'apparition de Colomba). Feriez-vous le film en noir et blanc ou en couleurs ? Justifiez votre réponse.



« Est-ce l'usage ici, dit Miss Nevil en souriant, que les demoiselles portent ce petit instrument dans leur corset ? »

L'action

• Ce que nous savons

Le capitaine Sir Thomas Nevil et sa fille, Miss Lydia, arrivent à Marseille. Ils reviennent d'un voyage en Italie qui les a déçus. Séduits et attirés par ce que leur raconte le capitaine Ellis, ils décident de s'embarquer pour la Corse. Le jour du départ, ils acceptent, avec réticence, de prendre à bord un parent du capitaine, Orso della Rebbia. Le jeune Corse n'a pas les manières qui pourraient plaire à Miss Nevil. Mais bientôt Orso della Rebbia fait connaître qu'il s'est battu à Waterloo. Il est lui-même officier en demi-solde*, et il rentre dans son pays où son père est mort voilà deux ans.

Durant la nuit, Miss Lydia monte sur le pont du bateau et entend la complainte chantée par un matelot en dialecte corse. Celle-ci raconte l'histoire d'un homme assassiné au pays, et la nécessaire vengeance que le fils doit accomplir pour venger l'honneur du père. Miss Lydia apprend bientôt par sa femme de chambre que la ballata* était destinée à Orso dont le père, assassiné deux ans auparavant, n'a pas été vengé. Le matelot était donc persuadé qu'Orso rentrerait au pays « pour faire la vengeance ».

Les voyageurs arrivent à Ajaccio. Orso chasse avec le colonel Nevil et partage de longues discussions avec Miss Lydia qui a décidé de le faire renoncer à ses projets supposés de vendetta*. La visite du préfet renforce la détermination de la jeune fille qui aborde franchement le sujet. Orso lui assure qu'avec son aide il repoussera définitivement les quelques désirs de vengeance qui viennent parfois le troubler.

Miss Lydia fait la connaissance de Colomba, la sœur d'Orso. La jeune Anglaise est intriguée par les manières étranges de Colomba, et surtout fascinée par le petit stylet* qu'elle cache sous ses vêtements. Le colonel, grand amateur de chasse, offre l'un de ses beaux fusils anglais à Orso.

• À quoi nous attendre ?

Les premières pressions pèsent sur Orso. On devine déjà que Miss Lydia, plus que le préfet, représente pour lui la force vers laquelle il veut tendre. Cependant, l'influence du pays est forte. Et, si rien de grave ne semble encore s'annoncer, on peut malgré tout imaginer qu'elle le sera bien davantage quand Orso arrivera chez lui. D'autre part, Colomba vient juste d'entrer en scène. Son arrivée va-t-elle influencer sur les bonnes résolutions prises par Orso ?

Les personnages

• Ce que nous savons

• **Miss Nevil** est présentée d'emblée au lecteur comme une jeune fille blasée et romanesque dont le père satisfait tous les caprices. Elle est très réticente envers Orso qu'elle considère avec un certain dédain. Cependant, son romanesque est touchant : les histoires de vendetta* lui font battre le cœur. Quand elle comprend l'énigme posée par la ballata, elle éprouve davantage de sympathie pour ce jeune homme qui pourrait bien devenir un héros.

• **Le colonel**, bon enfant, ne semble pas être un fin psychologue, et se laisse manœuvrer par sa fille unique sans déplaisir. Sa grande passion est la chasse.

• **Orso** : le portrait qu'en trace Méricime dès sa première apparition est avantageux : c'est un beau militaire, susceptible et ombrageux mais il a « l'air franc et spirituel ». Très vite, on le sent agité par des mouvements contraires. Même si son intention n'est pas de se venger, le retour au pays l'emplit de souvenirs.

• **Colomba** est entrée en scène. Dès sa première apparition elle fait figure d'héroïne, belle, sauvage, déterminée, d'une allure et d'une force physique peu communes, mais aussi touchante dans son amour pour son frère. Colomba donne son nom à la nouvelle* et elle en est bien, immédiatement, la figure emblématique comme elle est celle de la Corse.

• **Le préfet** est un homme « du continent ». Il s'inquiète des motifs pour lesquels Orso est revenu en Corse et essaye maladroitement de remplir ses fonctions en le mettant en garde. Si Miss Lydia le trouve « assez aimable », il paraît à Orso « bien singulier avec son air emphatique et mystérieux ».

• À quoi nous attendre ?

1. Quelle va être l'évolution des sentiments qui semblent naître entre Orso et Miss Lydia, presque à leur insu ?

2. Comment l'arrivée de Colomba dans la nouvelle* va-t-elle agir sur ces sentiments ?